

## **PAUL-AUGUSTE GOLAY**

Conteur comblé par excellence, Paul-Auguste Golay, honoré déjà maintes fois par les Editions le Pèlerin par le biais de quelques petites brochures désormais épuisées pour l'essentiel, retrouvera ici la place qu'il mérite dans la production littéraire de la Vallée de Joux. C'est une ambiance rare qu'il décrit, c'est un temps oublié mais qui « fleure » bon ce qu'il y avait de meilleur dans l'ancien temps, cette finesse d'esprit, ce goût de l'anecdote bien restituée, cette humanité en quelque sorte qui s'est souvent perdue. Loin de nous l'idée de croire qu'il s'agisse là d'un bon vieux temps qui n'a jamais existé. Mais l'esprit y était. Que l'on retrouvera pleinement plus bas.

Faisons tout d'abord connaissance avec l'homme qui signa toujours ses contes sous le pseudonyme de David des Ordons.

+ **Paul-Auguste GOLAY** – FAVJ du début de 1937 –

On nous écrit :

Celui qui vient d'être enlevé à l'affection des siens et à l'estime de ses concitoyens, était un caractère.

Sans avoir fait d'études, le défunt avait acquis une culture remarquable. L'histoire locale l'intéressait surtout. Qui n'a apprécié son ouvrage sur le « Passé des Piguet-Dessous », comme aussi ses récits plus courts, tous d'une documentation très sûre, écrits dans une langue savoureuse ?

Paul-Auguste Golay connaissait mieux que personne la généalogie de nos familles bourgeoises, aussi fut-il souvent consulté par ceux qui tenaient à se renseigner sur leurs ascendants.

Celui que nous regrettons jouissait d'une mémoire remarquable. Sa conversation primesautière était agrémentée d'anecdotes, de bons mots et de réminiscences du temps jadis. Il professait un véritable culte pour notre vieux patois qu'il maniait avec aisance.

Mais Paul-Auguste avait bien d'autres dons encore. Il fut horloger émérite, chanteur fort goûté, dessinateur à ses heures. Dommage que les circonstances matérielles aient empêché un être aussi doué de consacrer tout son temps aux disciplines qu'il affectionnait.

Le regretté défunt connut de bonne heure la souffrance qu'il supporta avec résignation. La mort ne l'effrayait nullement. Il la voyait venir en sage et sans révolte. Tenailé par la maladie, alité depuis près d'un an, Paul-Auguste Golay sut garder jusqu'au bout sa sérénité, son caractère amène.

Une dernière satisfaction lui fut accordée. Il parvint, en se crispant, à mettre au net le gracieux conte de Noël qu'on a pu lire l'autre jour dans la Feuille d'Avis sous le pseudonyme de David des Ordons.

Notre ami s'en va à 64 ans sans avoir donné sa mesure. Puisse une vie si bien remplie servir d'exemple à plusieurs !

### **Notes sur Paul-Auguste Golay par Louis-Samuel Golay**

En 1928, déménage Marcel Goy dans son chalet « le Mazot » de l'autre côté de la route cantonale, face au Crêt-Meylan. C'était la première construction d'un nouveau bâtiment dans ce quartier, n'ayant pas l'aspect d'un chalet suisse, c'était en fait une maison d'un étage, banale mais en bois. Dans l'appartement libéré, un personnage, déjà connu à la Vallée par ses écrits, renommé pour son incomparable talent d'horloger, cousin germain de mon père, né en 1873, donc son aîné d'un an, élevés les deux côte à côte aux Piguët-Dessous, Paul-Auguste Golay. Dans leur jeunesse les deux hommes se rendaient souvent à l'ancien café des Grandes roches.

J'en ai eu le témoignage émouvant en 1988. En effet, attablé par hasard avec un ami au café de l'Hôtel de Ville de l'Abbaye, en face de nous, un homme très âgé, d'environ 90 ans... Joseph Frioud. Me présentant à lui, mon deuxième prénom de Samuel suivi de Golay l'avait intéressé, me demandant si j'étais par hasard le fils de Samuel Golay. A ma réponse affirmative, il m'a dit qu'enfant il habitait à l'ancien café des Grandes Roches et qu'il gardait un souvenir précieux de deux sympathiques bons clients, cousins, précisait-t-il, Paul-Auguste Golay et Samuel Golay. Ce fut l'unique fois que j'entendis un témoignage pareil datant de presque 80 ans !

Ce cousin Paul-Auguste Golay, père de 3 filles mariées, était l'époux d'une brave Allemande originaire du Grand Duché de Bade, elle prononçait : G'rrand Tuché de Pâte ! A part ces déformations normales, nous la comprenions bien. Elle soignait maternellement son mari âgé de 55 ans, atteint de malaises cardiaques, en déclarant qu'il était souvent très fatigué, en train de fabriquer encore... « un perpétuel » pour chez Victorin Piguët.

J'ai été en fin d'après-midi quelques fois rendre visite à ce cousin qui se rendait compte que ce gros gamin de 14 ans était fort intéressé par son travail, « mordu de mathématique ». J'étais impressionné par le savoir de cet horloger capable de réaliser un mécanisme de montre qui indiquerait les levers et couchers de soleil chaque jour à New-York. Cela dépassait mon entendement. Je crois que ces années-là il était le seul horloger capable de réaliser un mécanisme aussi difficile à réaliser, complété souvent par l'indication de l'heure sidérale. Car pour concevoir un tel mécanisme, il était laissé à lui-même, esquissant des croquis. Il fallait posséder une dextérité à la hauteur de ses idées, car toutes les pièces découpées dans des plaques d'acier devaient être limées, tournées et les fonctions terminées, polies par ses soins. Cet étage d'une grande complication devant s'adapter au mouvement de base afin que tout fonctionne à la seconde près. Henri-Daniel Piguët, par la suite, m'a déclaré : « des artistes pareils auraient mérité des salaires bien supérieurs ! » Pour ces artistes horlogers, leur

satisfaction de participer à la création d'un chef-d'œuvre comblait leur honneur...

J'ai su par la suite que j'avais examiné, un peu gauchement, à l'aide du verre à grossir, des bascules, cames et ressorts qui feraient partie de la plus grande complication réalisée à ce jour au monde.. ! 21 complications composaient ce chef-d'œuvre. Durée d'études : 3 ans, plus 5 ans de travail, complètement construite par des horlogers combiers, repassée par Henri-Daniel Piguet, livrée en 1932 à la maison Patek. Montre à double face (un cadran de chaque côté). Boîtier or, 415 gr., 4 étages de mécanismes, plus de 900 pièces dont 19 aiguilles. Vendue 60 000 francs à Patek en 1932 qui avait reçu cette commande d'un riche américain. Elle orne aujourd'hui le musée privé de Mr. Altwood, à Rockford dans l'Illinois, aux USA.

Paul-Auguste Golay, historien, était aussi artiste dessinateur en fusain. Il avait, suite à ses recherches sur la colonisation du village du Brassus, dessiné une carte de géographie, vers 1600, où l'on constatait qu'à part la maison seigneuriale de la Lande et quelques hauts fourneaux, 10 petits hameaux portaient les noms de la famille qui y habitait. Aucun nom n'a survécu. La forêt compacte descendait jusqu'aux côtes des Piguet-Dessous, une forêt étroite traversait la Vallée dans la région Crêt-Meylan, un seul chemin du Brassus traversait l'Orbe en direction des Tribillets, reliant quelques hameaux en direction du Sentier. Le pont du « Pra-Riond » rejoignait « Le Campo » (donc non relié au Brassus). En 1600 la population du Chenit devait compter environ 270 habitants, dont 120 pour la région du Brassus, selon l'estimation de ce cousin historien. Il était intarissable sur les histoires de loups. Tout un vocabulaire est tombé dans l'oubli : va-t-en pendant que le loup soupe ! disait-on à un gamin attardé chez un voisin. A propos de la férocité de ces loups, j'avais profité pour demander à ce cousin combien d'habitants, selon lui, étaient décédés suite à l'agression d'un loup ? Aucun.. car malgré tout ils craignaient l'homme et son fusil... Donc le mot féroce était un peu surfait !

C'est lui qui m'a parlé de l'incendie du Crêt-Meylan, causé par la foudre en août 1765 tombant sur la maison de bise. Elle causa la mort de Sébastian Reymond, le propriétaire, resté dans les flammes, prisonnier derrière les barreaux d'une fenêtre du rez-de-chaussée. Par la suite, même avant 1800, petit à petit, les barreaux posés pour se défendre contre des attaques de loups ont disparu.

Paul-Auguste Golay écrivit la brochure « Le Passé des Piguet-Dessous » en 1923. D'autres publications ont paru dans la FAVJ sous son pseudonyme David des Ordon. Concernant mon nom, il m'avait indiqué qu'à sa connaissance, un seul nom de Louis-Samuel Golay était resté dans ses souvenirs. Celui-ci, né en 1783, décédé en 1855, horloger de renom, avait fondé une fabrique de balanciers. Cet homonyme devait être un personnage important, beau-père d'Antoine Lecoultré, fondateur de la grande usine, né en 1803, décédé en 1881.

Bien entendu j'étais un peu « flatté », mais comme étant né Reymond, c'était pour moi une anecdote historique appréciée.

Par la suite, sa petite fille Monique Vuilloud, née Lugin, car sa maman Suzanne (appelée toujours la Poupe dans la famille), deuxième fille de Paul-Auguste, avait épousé Paul Lugin, son contemporain né en 1900, à la carrure du fort lutteur qu'il était, nommé Juge de Paix. Les jeunes gens s'écartant du droit chemin devaient passer devant lui un fort mauvais quart d'heure... remis de suite sur le droit chemin ! J'en ai connu... bien sûr que ces années là il s'agissait de quelques verres consommés en trop... la drogue était encore inconnue.

Cette petite cousine m'a fait don de l'arbre généalogique de la famille Golay, fruit d'un travail considérable de son grand-père Paul-Auguste.

Curieusement l'aïeul de famille, Claude Lugin dit Besson, né en 1489, gouverneur du Lieu en 1550, son fils Pierre peut-être né illégitime, appelé tantôt Lugin ou Golaz, c'est un deuxième petit-fils du premier nommé qui a porté le nom de Jehan Gaulaz vivant vers 1610. Le fils de Jehan s'est appelé Anthoine Gaulay, alors que ses enfants ont porté définitivement le nom de Golay. L'un de ses fils, Moïse Golay, assesseur consistorial, demeurant au hameau des Golay derrière la Côte du Sentier, considéré comme le plus gros contribuable de la commune du Chenit en 1681. Dès lors de nombreux « chirurgiens » sont cités, descendants de cette branche Golay... Ces quelques lignes pour démontrer le savoir de Paul-Auguste Golay et lui rendre un homme mérité.

Souvent consulté par le professeur Piguet, n'a habité que 3 ou 4 ans le Crêt-Meylan, car sa brave épouse avait la maladie des déménagements. Reparti au Sentier, il y est décédé en 1937 à l'âge de 64 ans, suite à une crise cardiaque.

David des Ordons (pseudonyme de Paul-Auguste Golay)

## **AVENTURES DE PIERROTON MARECHAUX**

Edition définitive

### **Introduction**

Voici, réédité pour la troisième ou quatrième fois par les Editions le Pèlerin, qui en auront ainsi presque fait leur cheval de bataille, le chef-d'œuvre incontesté de David des Ordons, l'aventure mythique de son sympathique héros, Pierroton Maréchaux.

Quel texte ! Toute l'ambiance passée de la Vallée y est. C'est ce qu'on appelle le bon vieux temps, quand les loups rôdent encore proches des maisons et que leurs cris, la nuit effraient. Alors on est bien dans sa chambre et dans son lit, et l'on est heureux d'avoir des barreaux de fer à ses fenêtres du bas.

Renaît ainsi, par la grâce d'une plume extraordinaire, l'essence même de nos anciens siècles. C'est un retour dans le temps que l'on accomplit, et celui-ci se fait dans un endroit de la Vallée qui nous tient particulièrement à cœur, le Bas-du-Chenit. Le Bas-du-Chenit attachant et lui aussi mythique. Et comme son nom sonne bien, et comme il est beau, et combien son histoire, menée dans le détail devrait être intéressante, qui hélas, ne sera peut-être jamais faite.

David des Ordons, de son vrai nom Paul-Auguste Golay, non seulement avait la parfaite maîtrise du patois de la Vallée, mais en plus il excellait en français, écrivant un peu à la manière du XVIII<sup>e</sup> siècle, en maître prosateur pour lequel la composition d'une phrase et même d'un texte entier, ne saurait révéler aucune difficulté tant l'on est à l'aise. Ainsi le français fut véritablement la langue de Paul-Auguste Golay, quand bien même il fut l'un des derniers vrais connaisseurs de notre patois. Et qu'avec le français, presque aussi bien qu'avec le vieux langage, il fut capable d'exprimer les faits et gestes de ses concitoyens des temps anciens. Quelle ambiance !

Ce texte, à n'en pas douter, méritait une nouvelle édition. Ces pages parues autrefois, en 1935, dans la FAVJ, ont donc été entièrement retapées afin de vous offrir une calligraphie digne du contenu.

Nous ne répéterons pas ici ce que nous avons pu poser dans nos éditions successives quant au texte de David des Ordons. Simplement voudrions-nous dire qu'il n'est plus possible de situer avec exactitude le chalet où Pierroton fut retenu durant dix jours par le berger Cyrille. Le chalet Mayet, il est à présumer, depuis longtemps, a fermé ses portes pour ne jamais les rouvrir ! Cependant quelques détails permettront de s'en approcher : passez au chalet de Mésery, traversez les Grands Crêts, empruntez le Chemin à charbon et enfin coupez la frontière en direction du nord. Ce sera dans le coin. Mais surtout, pareil en cela au héros légendaire de cette mémorable aventure, ne vous y perdez pas.

## Notes de l'auteur

La famille Maréchaux, éteinte aujourd'hui à la Vallée, est au nombre des plus anciennes qui aient habité notre pays. De ses armoiries – un marteau dressé en pal sur fond d'argent – on peut induire qu'elle tire son nom du métier de maréchal que ses membres, autrefois, pratiquèrent de préférence, tel Anthoine Maréchaux qui habitait au Haut- du - Sentier. L'un de ses frères s'était fixé dès 1600 environ au Bas-du-Chenit et vers la fin du XVIIIème siècle on retrouve ses derniers descendants à la combe du Moussillon.

C'est dans cet agreste hameau que fut conservé longtemps un carnet laissé par l'un d'eux, Pierre Maréchaux, et c'est ce carnet que nous essayons aujourd'hui de transcrire tout en le complétant et en modifiant un peu sa forme très primitive et en partie inintelligible pour les non initiés.

## AVENTURES DE PIERROTON MARECHAUX

Mes plus vieux souvenirs me reportent au temps où j'habitais au Bas-du-Chenit, chez mon oncle Abram Reymond, dans sa vieille maison qui s'adosait à la Côte et que le feu a détruite plus tard, avec celle de Christofle Golay, son voisin. Le grand chemin de Praz- Rodet passait devant, la rivière coulait au-dessous. Entre les deux, à mi-distance était la fontaine qui se trouvait bien à cent pas et plus de notre habitation.

- Pourquoi est-elle si loin ? demandais-je à l'oncle Abram ?
- Parce que, disait-il, les maisons étaient autrefois bâties beaucoup plus bas. Elles étaient petites et peu commodes et l'Orbe les ayant une fois inondées, on les abandonna pour se mettre plus à l'aise et à l'abri des grandes eaux.

J'avais bien garde de mettre en doute la version de l'oncle Abram, mais j'observai cependant plus tard que la source jaillissant en dessous du chemin, il eût été bien malaisé de faire couler la fontaine en-dessus.

La maison était basse et noire, le toit du côté de la Côte avait été prolongé jusqu'au sol, formant un réduit qui servait de remise. Je ne m'y aventurais pas sans frayeur, car c'était pour moi le séjour des *petoûs*, bêtes mystérieuses que je me représentais m'épianant dès que j'y mettais les pieds, cachées dans les régions obscures où reposaient un ancien *béluyiaî*, depuis longtemps remplacé par un vrai char à foin et la vieille *arie*, au soc de bois que l'oncle Abram s'obstinait à conserver bien que depuis longtemps l'on se servit, pour les labours, de la belle charrue neuve de Monsieur d'Aubonne que nous prêtait son fermier du Plânoz. Nous avions un bon domaine, quinze poses environ, moitié champs et prés, de quoi nourrir tout l'hiver six bonnes vaches et des suivants. L'été, on les mettait sur la *Pièce* qui commençait derrière la maison et finissait très loin, là-bas, près du Risoud.

Donc, j'habitais chez mon oncle, car ma mère mourut à ma naissance et mon père, dont je me souviens à peine, la suivit quatre ans plus tard, emporté par la petite vérole en même temps que ma grande sœur.

Mon autre sœur, qui s'appelait Louison, était à maître chez Monsieur le Conseiller Rochat du Brassus, et j'avais un grand frère Siméon qui était soldat en Hollande et qui n'est jamais revenu.

Mon oncle avait alors 60 ans environ de même que sa femme, ma tante Marion. Il y avait une autre tante appelée Fanchette. C'était la sœur de l'oncle Abram, mais elle paraissait plus vieille et je crois qu'elle commençait à radoter légèrement.

La moitié de ses impressions se traduisaient par le même vocable : *Vaï, oui !* Elle passait son temps à repétasser nos hardes en récitant des psaumes qu'elle entrecoupait de paroles profanes, comme par exemple ceci :

O mon Dieu, mon sauveû  
Ta céleste faveû  
Fut toujours mon partage  
Vaï, oui !  
Empouaison dé tsat  
Vesâ cé scêlerat  
Que monté su la trâblia.

Elle embrouillait aussi le temps et les saisons en raison de quoi on l'entendait s'écrier à la vue d'une immense menée que la bise formait près de la maison :

- Vaï oui ! Hêlâ ! Coumait veû-t-on fêré po eingrandjé ?

Je n'ai jamais revu, dans toute ma carrière, une aussi bonne femme que ma tante Marion. C'est elle qui m'a soigné et même un peu gâté jusqu'à sa mort qui, malheureusement, survint alors que j'avais quatorze ans. Affectueuse, active, point médisante, elle remplissait la maison de sa bonne humeur et c'est dans ce milieu réconfortant que j'ai passé les plus belles années de ma vie.

Si j'ai acquis un peu de savoir et quelques bons principes, c'est bien à elle que je le dois, car l'école ne se faisait qu'en hiver et la boutique de Jean Lecoultre qui, pour lors, la tenait au Bas-du-Chenit, était assez loin de chez nous. On y allait le matin environ les huit heures et on y restait jusqu'à midi. Le régent était en même temps *messeiller* et tourneur sur bois. Il occupait avec ses outils l'un des coins du *poïle*, près de la fenêtre. Dans l'autre coin il y avait un pont où était installé un vieux cordonnier. Ce cordonnier était passablement sourd. Il toussait, grognait et monologuait tour à tour en tapant sa semelle.

C'est au milieu de ces bruits divers que nous répétions les psaumes, le *catechime*, ou *la palette*, ( l'alphabet) et que nous nous exercions à l'écriture. Nous étions assis sur des bancs rudimentaires, sans dossier ni pupitre. Nous écrivions sur nos genoux où était posée une planchette qui supportait notre cahier. Encore seuls les garçons étaient-ils initiés à ces mystères. Quant aux

filles, on ne jugeait pas dans ce temps que l'écriture pût leur être utile. Elles manquaient souvent sans qu'on leur en fit des reproches, car on les habituaient de bonne heure aux travaux de la maison.

J'aimais beaucoup l'école qui me rapprochait des autres enfants dont la société me manquait chez mon oncle. Je n'avais pourtant pas un très bon souvenir de mes premiers contacts avec eux, car il me fallut recevoir et rendre aussi plus d'un coup avant que d'acquérir la considération que me valut avec le temps la dureté de mes petits poings et mon surnom de *Rollie-dur*.

J'avais encore à défendre notre petit voisin Danion chez Christofle qui, bien que de mon âge, était moins vigoureux, et sa sœur Nanette qui avait de si beaux yeux bleus et pas trace de malice.

Au contraire de beaucoup d'enfants, j'étais toujours chaudement vêtu. Une bonne culotte de milaine avec une petite casaque, des bas de ratine bien serrés sur de bons souliers de cuir, un grand bonnet de laine, tricoté par la tante Fanchette que je tirais sur mes oreilles le matin quand le froid piquait et nous pinçait le nez.

Mon ami Danion était moins favorisé. Son bonnet était en coton et troué par endroits. Il n'avait point de bas, mais seulement un peu de paille dans ses socques. Quant à la petite Nanette, sa vêtue se réduisait à une petite jupe de drap fixée par trois boutons à une taille de même étoffe, des bas de coton tricotés, attachés sous les genoux avec de la ficelle et des souliers usés d'abord par Danion et dans lesquels ses pieds se perdaient. Ni jupon, ni culotte, naturellement on n'en parlait pas dans ce temps-là, et sur sa tête un petit *fanchon* pas beaucoup plus large qu'une corde. Les filles, d'ailleurs, étaient plus dures que les garçons, accoutumées qu'elles étaient à cette mode déraisonnable.

Un matin d'hiver, après une longue série de grands froids, je fus réveillé par le bruit bien connu de la pluie qui tombait à verse. Je ne fis qu'un saut jusqu'à la fenêtre et alors un spectacle tout nouveau pour moi s'offrit à ma vue.

L'Orbe était devenue large comme un lac et remplissait tout le fond de la Vallée. Alors je vis comme deux grands poissons qui paraissaient nager en suivant le milieu du courant. J'enfilai ma culotte et me précipitai dehors pour mieux voir cette chose extraordinaire. Dans ma hâte, je me croquai à l'oncle Abram qui revenait de l'écurie.

- Pierroton, me dit-il, tu n'iras pas à l'école aujourd'hui, l'eau vient d'emporter le pont du Bas-du-Chenit.

Danion était déjà dehors, avec sa sœur Nanette et d'autres enfants tout joyeux de voir coupé, pour bien des jours, le chemin de l'école. Au loin, les deux poutres maîtresses que j'avais prises pour des poissons, continuaient leur voyage dans la direction du lac. La pluie tombait toujours à torrents. Je fis entrer Danion et sa sœur pour les mettre à l'abri, pendant que la tante Fanchette, embrouillant une fois de plus les affaires, nous accueillait par ses exhortations.



- Hêlâ ! mé bon pitit, fô adé bin anmâ lou bon Dieu et lou prayié po ouna mi dé plliodze. Vaî, oui.<sup>3</sup>

Quand la pluie cessa la neige avait presque disparu. La rivière baissa rapidement et l'on établit bientôt une passerelle qui permit aux enfants de notre rive de reprendre le chemin de l'école.

C'est, je crois bien, dans cette même année que je vis pour la première fois *le loup* ! Le loup, bête redoutable des bois et de la nuit, sujet de tant de contes entendus à la veillée, implacable ennemi des petits enfants !

C'était au commencement des fenaisons. Le foin que l'on venait de tourner séchait au bon soleil et, en attendant de le mettre en *chirons*, nous étions montés avec Danion et la Nanette sur la Côte pour nous régaler de fraises.

Arrivés sur la crête, Danion, qui était le premier, se baissa tout à coup et me dit :

- Regarde-voî cette bête !

Entre deux troncs, collé contre un vieux mur, un animal couché en rond paraissait dormir. Il était d'un jaune fauve et nous le prîmes d'abord pour un de ces chiens que les Bourguignons amènent avec eux à travers le Risoud. Voyant qu'il ne bougeait pas, nous nous enhardîmes à avancer un peu et, comme nous étions pieds nus, nous ne fûmes bientôt plus qu'à quelques pas de la bête qui se leva soudain en s'allongeant et faisant le gros dos. Elle ouvrait en même temps une gueule énorme et nous sentîmes l'affreuse odeur qui se dégageait de son corps. Mais c'est surtout le regard faux et cruel qu'elle nous lança qui finit de nous effrayer.

Notre seule pensée en ce moment fut de nous enfuir loin de cette horrible vision et nous nous lançâmes, Danion et moi, et sans plus songer à Nanette, à corps perdu sur la pente que nous venions de gravir.

Mais arrivés à la lisière de la forêt, comme Danion était à quelques toises en arrière, il s'arrêta et se mit à crier :

- Pierroton, Pierroton !... Et Nanette ?

Alors une frayeur plus grande que celle qui nous avait fait descendre la côte nous la fit remonter pour nous porter au secours de Nanette. Je me suis bien des fois remémoré cette aventure, sans pouvoir pourtant démêler la part de courage et de peur qui, à la seule pensée de Nanette, nous faisait retourner vers l'horrible chose qui nous avait mis en fuite.

J'avais un bon couteau que mon oncle Abram m'avait donné. Danion prit un *daison* bien sec sur le bord du sentier et nous marchâmes, tremblants mais résolus, à la rencontre du danger.

Danion, pleurant toujours, courait le premier mais bientôt il s'arrêta, car une voix plaintive et désolée s'entendait dans le bois : « Danion ! attends-moi ! » C'était la pauvre Nanette qui, n'ayant pas vu la bête et ignorant la cause de notre

---

<sup>3</sup> Hélas, mes bons petits, il faut toujours bien aimer le bon dieu et le prier pour un peu de pluie.

fuite, avait cependant pris peur de nous voir détalier et passer tout près d'elle sans la voir. Elle s'était mise à nous suivre et elle nous rejoignit bientôt.

Alors, débarrassés de notre plus gros souci, nous fûmes repris par la peur de la bête et, prenant Nanette chacun par une main, nous courûmes à toute vitesse jusqu'à la maison.

L'oncle Abram crut d'abord que nous disions des gandoises. Puis je vis bien ensuite que certaines choses que j'avais dites à propos de cette bête le faisaient réfléchir, car il me les faisait répéter.

Le soir, il passa un fruitier de Mésery qui dit qu'un veau avait été mangé la nuit d'avant sur cette montagne.

J'appris alors que la bête jaune était un loup, et que sans le veau de Mésery qu'il était en train de digérer, notre aventure aurait peut-être fini différemment.

Nous fûmes félicités d'avoir rebroussé chemin pour secourir Nanette, bien que j'aie toujours été persuadé que si nous avions su à quelle bête nous avions eu affaire, notre conduite eût été moins vaillante.

Telle fût ma première rencontre avec le loup, le plus grand ennemi des gens de la montagne. Je l'ai revu depuis plusieurs fois dans ma vie. J'ai plus souvent encore vu les restes sanglants de ses victimes gisant dans quelque coin retiré de nos pâturages.

Je le vis même une fois, étant déjà grand garçon, à quelques pas de moi. C'était en hiver, il faisait presque nuit et j'étais occupé près de la fenêtre à repasser mon catéchisme, lorsque en levant les yeux je vis le loup qui me regardait, bien campé sur ses pattes, à une toise au plus de la maison. Mais cette fois il y avait une fenêtre entre nous deux avec de bons barreaux de fer, et quoique je n'eusse aucun doute sur son état-civil, l'impression que me causa cette seconde rencontre avec le loup, après le premier moment de surprise, ne fut que celle d'une ardente curiosité.

Revêtu de son poil d'hiver, il me parut bien plus beau que la bête de la Côte et quand, en quelques sauts, il s'éloigna enfin, je pus admirer la force et la souplesse qu'il déployait dans ses mouvements.

Quelle belle bête, me pensais-je, et que c'est dommage qu'elle ne puisse vivre sans faire du mal !

Car leur vie n'est qu'un continuel carnage. Depuis les petits oiseaux qu'ils surprennent dans les buissons, jusqu'aux vaches qu'ils attaquent la nuit dans les combes de la montagne, tout leur est bon pour assouvir leur faim perpétuelle. Pendant les nuits d'hiver ils venaient hurler dans la Côte, se répondant avec d'autres loups qui hantaient l'autre versant. Je les entendais de mon lit et alors le sommeil me fuyait. Mon imagination me les montrait parcourant les grands bois, faisant claquer leurs terribles mâchoires et il me semblait voir, dans l'ombre, leurs yeux briller sinistrement.

Presque chaque jour, en allant à l'école, je pouvais voir les traces qu'ils laissaient sur la neige en allant boire à la rivière.

Au premier printemps, quand les rives de l'Orbe étaient libres de neige, alors que la montagne en était encore couverte, ils venaient sur ses bords et grattaient la terre pour y prendre des vers.

Un soir que je revenais du Brassus avec mon oncle Abram, nous en vîmes un qui paraissait si occupé à ce travail qu'il ne tourna pas même la tête quand nous passâmes pas très loin de lui.

Malgré la présence de l'oncle, ce spectacle me causa une légère *grulette*. Ce que voyant, il me dit :

- N'aie pas peur, mon *valet*<sup>4</sup>, ils aiment tant les vers que quand ils en trouvent, ils ne pensent à rien d'autre. Nous rentrâmes en effet à la maison sans avoir été inquiétés.

Une recommandation que l'on faisait toujours à la jeunesse, c'était, quand on entendait le loup, de ne jamais l'imiter, car leur nature les pousse à se rassembler et l'on court ainsi le risque de les attirer après soi.

C'est ce qui arriva, il n'y a pas très longtemps, à un garçon de Derrière-la-Côte qui, par une nuit d'hiver, s'en revenait du Sentier. Pendant qu'il gravissait la côte, des hurlement montaient du fond de la Vallée.

- Ils sont dans la sagne du Sentier, se disait le garçon, ils n'en veulent pas sortir.

Alors, quand il eut dépassé le hameau des Aubert, se sentant plus près de la maison, il se mit à hurler aussi par manière de passe-temps. Mal lui en prit, car il ne se passa pas cinq minutes qu'un grognement le fit se retourner ! Il avait deux loups à ses trousses et l'on ne sait ce qu'il serait advenu s'il n'était arrivé alors tout près de sa maison. Seulement la porte en était *cotée*. Il dut attendre que son père vint tirer le verrou et c'est alors qu'il passa un bien mauvais moment entre une porte qui ne s'ouvrait pas et deux loups affamés dont les yeux luisaient dans la nuit.

J'avais atteint ma douzième année lorsque j'eus ma grande aventure, celle qui me força pour la première fois à mettre en jeu la résistance de mon corps et les ressources de ma volonté naissante.

Il y avait dans ce temps un certain Domaine Renaud qui vivait avec sa famille dans une maison de bois qu'il avait construite au bas de la Côte-au-Maître.

Il y restait pendant l'hiver seulement, car au printemps il montait avec sa famille dans les joux où il charbonnait tout l'été pour les forges du Brassus.

Je connaissais ses enfants, l'aîné surtout, nommé Jean, qui venait avec moi à l'école. Il était grand et fort et d'un bon caractère, aussi c'était avec grand plaisir que nous nous retrouvions à chaque automne, car sa famille redescendait en même temps que les troupeaux, à la St-Denis.

Il avait maintes choses jolies à me raconter, depuis les bouvreuils qu'il attrapait au nid et qu'il finissait d'élever jusqu'au jeune chevreuil qui s'était

---

<sup>4</sup> Mon fils, terme affectueux.

rompu la jambe dans une étroite *laizine* et qui , après avoir été guéri par eux, se tint dans leur voisinage durant le reste de l'été.

J'avais visité une fois leur chantier en revenant du Risoud avec mon oncle Abram. Il se trouvait au haut des Grands-Crêts et j'en connaissais le chemin.

Aussi ce fut avec joie que j'entrevis l'espoir de revoir Jean Renaud à la faveur d'une circonstance fortuite.

Un forgeron du Brassus avait déposé chez notre voisin le forestier Daniel Lecoultre une hache que celui-ci devait remettre à Domaine Renaud lors de sa prochaine tournée forestière.

Mais entre-temps il s'était blessé au pied avec sa faux, ce qui fit qu'un matin je le vis assis sur le banc de notre *neveau*, avec un pied dans une babouche et s'appuyant d'un bâton.

- Voilà, disait-il, et je venais voir si votre Pierroton pourrait peut-être leur porter cette hache, car elle leur fait grand besoin.

- Je ne sais pas, disait l'oncle Abram, il n'y a passé qu'une fois. Et puis il est encore bien petit.

- Mais que non ! m'écriai-je, je connais le chemin, donnez-la moi seulement et j'irai la porter.

Et voilà comment, vers les dix heures du matin, avec un bon morceau de pain noir dans mon petit sac de toile, je montai allègrement la Côte de Praz-Rodet.

Il faisait beau temps, on était en pleine fenaison. Les oiseaux chantaient, le soleil brillait, j'étais pleinement heureux.

Après avoir gravi la première pente, j'arrivai dans les plans et les combes dont la succession forme la montagne de Mésery. Je vis bientôt le chalet et les vaches disséminées alentour. Mais je craignais le taureau que l'on disait méchant. Aussi , me tirant sur la droite, j'évitai le grand plan, longeant la lisière du bois pour n'avoir à traverser à découvert que l'étroite Combe des Puits.

Puis je retrouvai, en arrière du chalet, le chemin rudimentaire qui traversai les Grands-Crêts.

- C'est ici, Pierroton, me dis-je, qu'il faut faire attention, car à mesure que l'on montait, le chemin devenait de plus en plus mauvais et arrivé dans le haut, il fallait prendre, à gauche, pas même un sentier, mais une simple piste qui, en serpentant dans le bois, conduisait à la charbonnière des Renaud.

Je m'étais habitué à aller seul dans les bois depuis que l'on m'avait chargé de porter chaque semaine, dans mon sac de toile, un pain de six livres à notre fruitier de Derrière les Grand'Roche. Mais cependant, à me sentir si loin du logis, dans cette immense solitude, je ressentais une pointe d'émotion, qui me serrait un peu le souffle dans cette dernière partie du voyage.

Il y avait une heure et demie environ que j'étais parti de la maison lorsque je débouchai sur un replat complètement déboisé d'où je vis, avec un soupir de contentement, fumer la charbonnière des Renaud. J'entendis bientôt la hache frapper sur le bois. Il n'y avait plus qu'à redescendre un peu sous la futaie et je fus bientôt au milieu du chantier.

L'un des fourneaux était allumé et brûlait depuis quelques jours. Une autre meule était en préparation. Je vis auprès du fourneau la Renaude qui le surveillait, ayant auprès d'elle ses deux filles et sur les bras le petit Toinon qui ne marchait pas encore.

Elle m'embrassa, bien contente de me voir si vaillant et me montra l'endroit où Jean travaillait avec son père. Je les rejoignis bientôt avec la hache que le père Renaud examina avec satisfaction. Dans ma joie de retrouver Jean, je le pris par le cou mais, quoiqu'il se montrât bien content, il me semblait qu'il ne répondait pas selon mon idée à mes effusions. C'est qu'il travaillait déjà comme un petit homme et n'avait plus le temps d'élever des bouvreuils. Après que nous eûmes parlé un moment, il reprit son travail qui consistait à lier en fagots les tisons que son père débitait avec une scie et à les porter auprès de la meule en construction.

Je fus invité à partager le repas de la famille que nous prîmes en plein air, à l'ombre des grands sapins. Ce repas se composait d'une soupe épaisse faite avec de l'eau, du lait et de la farine d'avoine. On nous donna à chacun un boulon de tourte, fait avec la même farine, dont on mettait tremper les morceaux dans la soupe. Jamais le *bret-noir* – ainsi nommait-on cette soupe – ne me parut si savoureux que dans cette clairière, au milieu de ces bois, près de mon ami Jean Renaud. Puis je visitai la hutte où ils dormaient et s'abritaient en temps de pluie. Elle n'était pas grande, mais bien recouverte de gazon et garnie de mousse dans tous ses joints. Je vis aussi le four, fait de plaques de molasse, où l'on mettait cuire les boulons après l'avoir bien chauffé avec du charbon.

Ils avaient aussi fait un couvert avec des écorces de sapin pour recueillir la pluie qui s'écoulait dans une auge formée d'un tronc d'arbre creusé.

Après m'avoir montré tout cela, Jean Renaud se remit au travail et je voulus m'aider aussi à porter les fagots. On me donna une corde et j'y allai de bon courage. Mes fagots n'étaient pas si gros que ceux de Jean, mais, cependant, après un grand nombre de voyages, je vis à mon contentement que le tas, près de la meule, s'était accru passablement.

Je prenais tant de plaisir à travailler avec mon grand ami que j'avais un peu perdu la notion du temps, lorsque la Renaude me dit :

- Dis, Pierroton, il faudrait peut-être partir, car, à voir le soleil, il doit être près de quatre heures.

- Quatre heures ! répondis-je, oui, bien sûr, il faut vite que je me rentourne.

Et c'est alors que commença mon infortune. A force d'aller et venir dans la clairière des Renaud, il s'était fait en moi, sans que je m'en rende compte, une confusion sur sa position véritable. Ce qui fit qu'étant entré par l'un des bouts, j'en ressortis par l'autre, si bien qu'en arrivant sur le plateau déboisé qui formait la cime des Grands-Crêts, je ne le vis plus tout à fait comme lors de mon arrivée.

Jean Renaud m'y avait accompagné et il me montra de loin l'endroit où je devais reprendre le sentier. Je suivis ses instructions, quoiqu'un sentiment d'insécurité commençât à me gagner. Je trouvai le sentier et le suivis jusqu'à

l'endroit où il rejoignait le chemin. J'étais, à ce moment déjà, complètement désorienté et c'est ce qui fit que sans aucune hésitation j'embouchai le chemin à rebours.

Dieu, quand il fit l'homme à son image, lui avait donné un sixième sens, celui de la direction. Mais l'homme perdit par la suite cette faculté, ce n'est guère que son souvenir qui subsiste encore en nous et c'est ce résidu que le patois désigne sous le nom de *senède*.

Ce fut donc ma *senède* qui fut mise en défaut et qui me fit descendre du côté du Risoud alors que je croyais bien être de celui de Mésery.

Je suivis ce chemin sans encombre et je débouchai bientôt dans une combe sauvage. Un chalet, qui m'était inconnu, en occupait le milieu. Je m'en approchai, mais la porte en était close.

- Quel peut être ce chalet ? me demandai-je. C'est sans doute celui de la Combette que je n'ai jamais vu, mais qui doit être certainement de ces côtés.

Un chemin forestier passait auprès. Alors, toujours sous l'influence de ma funeste erreur, je m'acheminai d'un bon pas sur le Chemin à charbon.

Je le suivis pendant longtemps. Les replats succédaient aux montées, celles-ci aux replats et toujours le chemin filait entre deux rangées de sapin. Pourtant, j'étais certain de le voir bientôt s'abaisser et plonger dans la descente de la Côte de Pra-Rodet.

Je continuai donc à marcher, bien que le chemin montât de plus en plus. Bientôt il se sépare en plusieurs branches, marquées à peine par de vieilles ornières.

Je pris celle du milieu, pensant que c'était la meilleure. Elle me conduisit assez loin et finit par se perdre dans un dédale de fourrés, de *laizines*, et d'arbres tombés de vieillesse. Ceux qui étaient debout avaient de longues barbes grises qui augmentaient encore l'aspect lugubre de ce paysage. Et c'est à ce moment que j'eus le sentiment que je m'étais perdu.

Je ne saurais décrire l'angoisse qui alors s'empara de mon cœur d'enfant.

J'étais venu sans le savoir dans un pays inconnu et sans doute ignoré de mes parents et du reste du monde. Il ne me venait pas à la pensée que ce put être le Risoud. Non, le Risoud, n'était pas dans cette direction. Alors il y avait, pas très loin de nos demeures, un pays inconnu dont je n'avais jamais entendu parler, dans lequel je m'étais égaré et dont je ne sortirais sans doute jamais. J'essayai de revenir sur mes pas, mais j'avais déjà quitté depuis quelque temps les dernières traces humaines et je ne pus les retrouver. Je ne voyais pas le soleil car la futaie me le cachait, mais ses rayons me paraissaient avoir une direction inusitée qui ajoutait à mon désarroi. Je marchai encore longtemps au hasard, étreint par une angoisse toujours plus grande, enfin brisé de fatigue, je m'affalai contre une vieille souche et, pleurant à gros sanglots, je m'abandonnai à mon désespoir.

J'étais perdu ! Jamais plus je ne reverrais notre maison, ni mes bons parents, ni Philippe, notre fruitier qui, sur la porte du chalet, m'accueillait d'un si bon

sourire. Ni Jean Renaud non plus qui ne saurait jamais comment j'avais disparu. Et Danion, et Nanette, que diraient-ils ?

Peu à peu le soleil cessa de me réchauffer de ses rayons. Sa lumière devint moins claire, l'ombre s'étendait sur la forêt.

J'entendais au loin le cri d'un oiseau que je ne connaissais pas. Puis un son plaintif parvint à mes oreilles. C'était l'angélu qui sonnait à la Chapelle-des-Bois. Ce son paraissait descendre de la cime des arbres et remplir la forêt sans que je pusse dire de quel côté il était venu.

Un merle sortit d'un fourré et montra un instant la tache blanche de son collier. Puis un renard passa sa tête entre deux buissons et me fixa de ses yeux obliques et méchants. Il disparut presque aussitôt et sans faire aucun bruit, mais cette vision en fit lever en moi une autre, bien autrement horrible, celle de la bête jaune qui dormait sur la Côte, près du vieux mur.

Je ressentis alors une telle détresse que je fus près de défaillir. Je m'efforçais de chasser cette idée mais en vain. Elle seule occupait mon esprit, pendant qu'autour de moi s'épaississaient les ténèbres et qu'un vent lugubre faisait vibrer la forêt.

Cependant, peu à peu, les lois de la nature reprenaient leurs droits sur mon corps d'enfant. A la terrible vision en succédèrent d'autres qui appartenaient déjà au sommeil et je perdis bientôt tout sentiment.

Quand je me réveillai, il faisait grand jour. Le soleil brillait, les grands sapins chantaient sous une faible bise. J'ouvris les yeux tout grands, étonné de me voir en ce lieu. Alors le souvenir me revint avec l'angoisse de ma solitude. J'étais pourtant moins effrayé car le décor dans lequel je m'éveillais m'eut, en toute autre circonstance, rempli de joie.

Aussi loin que je pouvais voir, les grands sapins dressaient leurs tiges élancées et une mousse épaisse et tendre tapissait le sol dans ses moindres replis.

Je sentis aussitôt la faim se réveiller en moi et je me souvins du *crochon* de pain que j'avais dans mon sac. Je pris mon couteau et m'en coupai une bonne tranche que je mangeai à belles dents. J'aurais sans doute pu tout dévorer, mais, inconsciemment, l'espoir de me tirer de là était rentré dans mon âme et dans cette perspective, j'en remis dans mon sac la plus grosse moitié.

Puis, en ayant passé les deux bretelles à mes épaules, je repartis à l'aventure dans l'espoir d'arriver, à force de persévérance, dans des lieux moins sauvages que ceux où je m'étais fourvoyé.

Les premières heures de marche ne firent pourtant que réveiller ma fatigue de la veille. Je commençais à être tourmenté par la soif et je mâchais des feuilles de fayard pour croire l'apaiser. Plus tard, je me retrouvai dans des bois moins serrés et je découvris même une espèce de petite *essertée* où je pus me régaler de fraises.

Cette rencontre ranima mon courage qui, devant mon insuccès, commençait à baisser. Malheureusement je marchais au hasard et tournais probablement sur moi-même. Je trouvai encore quelques fraises et je sentis de nouveau la faim. Je

l'apaisai en prélevant une nouvelle tranche à mon *crochon* qui s'en trouva bien diminué.

Puis je me remis à marcher, mais avec moins de courage, car la peur de voir de nouveau le soleil baisser et la nuit envahir les bois commençait à m'étreindre.

Je fus repris du sentiment d'insécurité que me causait la position étrange du soleil qui me semblait donner à rebours.

La forêt reprenait autour de moi son apparence hostile. Les trous succédaient aux roches et aux arbres renversés. Je devais enjamber les uns, contourner ou passer par dessus les autres. Peu à peu la fatigue et la peur reprenaient possession de mon être.

Je m'assis au pied d'un sapin et me remis à pleurer doucement.

Oui, cette fois, c'était bien fini. Je ne sortirais jamais de cet enfer. Quand j'aurais mangé mon dernier morceau de pain, je me coucherais sur la mousse et je mourrais certainement de fatigue et de faim... C'est du fond de ce désespoir qu'un bruit familier vint me tirer brusquement.

Ce fut, à travers la forêt et du côté d'où venaient les rayons du soleil, le son bien connu d'une hache frappant à coups réguliers sur le bois.

- Un bûcheron, m'écriai-je ! et je me levai tout tremblant d'émotion.

Je n'étais sans doute pas loin de la Côte de Praz-Rodet ! Le bruit de la hache continuait, pas très loin. Oui, c'était bien de cette direction qu'il venait. Il n'y avait qu'à marcher dans ce sens et bientôt je le verrais, ce bûcheron, et il me montrerait le chemin de la maison !

Tout en monologuant ainsi, je me mis à courir. Peu à peu le bruit se rapprochait, les arbres devenaient moins serrés, puis j'arrivai devant un mur de clôture. L'autre côté n'offrait plus que des bouquets de bois. C'était certainement la lisière d'un pâturage.

Un chien se mit alors aboyer. J'étais peu habitué à ces animaux qui étaient à peu près inconnus chez nous. Aussi, à cette voix hostile, j'eus la tentation de battre en retraite. Mais la voix d'un homme se fit presque aussitôt entendre, dans un langage que je ne comprenais pas. M'étant encore un peu avancé, je le vis près d'un tas de bois coupé. Il regardait dans ma direction, averti sans doute de ma présence par les jappements de son chien.

Il le tenait pour le moment par le collier et me cria avec un fort accent bourguignon :

- Avance donc, garçon, et n'aie pas peur.

J'avançai donc assez résolument et le saluai.

Il comprit bien à mon accent d'où je venais, et alors il me demanda :

- Ben alors, qu'est-ce que tu viens foutimasser par là ?

- Je m'en retourne au Bas-du-Chenit !

- Tu t'en retournes au Chenit, dis-tu. Ah ! bien ma foué, tu n'en tiens guère le chemin !

- Alors, lui dis-je, il faudrait avoir la bonté de me le montrer, je me suis perdu depuis les Grands-Crêts et j'ai couché dans cette forêt. Alors je voudrais bien



pouvoir me *rentourner* chez nous avant ce soir, parce que mes parents doivent être bien inquiets.

Je débitais cela en l'accompagnant de gestes qui montraient régulièrement l'occident pour l'orient et vice-versa et ce devait être bien comique, car je vis qu'il retenait une envie de rire.

- Oui, oui, je comprends. Manière de parler, mais je vois que tu t'es proprement enferré.

- Alors, vous voulez bien me montrer le chemin ?

- Dis donc, mon garçon, tu crois peut-être qu'il est ici dessous, le Chenit. Ben, ma foué non. Et il faut bien trois heures d'ici pour y aller. Et puis, toi tout seul, tu n'y arriverais jamais, tu te perdrais de nouveau et cette foué, ce serait pour de bon. Alors voilà. Pour le moment je n'ai pas loisir de te reconduire là-bas. J'ai huit vaches à traire et garder et six cordes de bois à faire pour le Bois-d'Amont. Pour ce qui est de l'instant, nous allons au chalet, car c'est le moment de traire. Tu boiras un bon coup de lait et tu m'aideras à ramasser mes bêtes. Cà m'accorde bien, car, manière d' parler, j'ai ma sciatique qui me tire diablement ces jours-ci.

Tout en parlant, il s'était rapproché, tenant toujours le chien qui grondait. Il le fit me flairer un moment, ce que je ne vis pas sans frayeur. Alors le chien cessa de gronder, il leva sa tête vers son maître en agitant sa queue.

- Là, dit le berger, en lâchant le collier, vous êtes maintenant bons amis. Et la bête, en effet, ne me montra plus aucune aversion.

Bientôt nous fûmes au chalet. Il était petit et mal tenu, mais la certitude de ne pas passer une seconde nuit dans la forêt m'en fit trouver le séjour agréable.

Je bus d'abord une première écuelle de lait, puis, dans une seconde, je mis tremper le reste de mon pain que je mangeai de bon appétit. Après m'être bien restauré, je suivis mon hôte sur le pâturage et lui aidai de mon mieux à rassembler les vaches. A ma façon de m'y prendre pour les conduire et les attacher, il vit bien vite que j'en avais l'habitude et il en montra du contentement.

Il me fit voir ensuite la couche qu'il me destinait. Elle était sur un *soleret* placé directement sous le toit de l'étable et on y montait par une grossière échelle. Quant à lui, il couchait dans le fond de la cuisine.

Mis en confiance, je me hasardai à lui poser quelques questions auxquelles il ne me répondit qu'en partie. Je pus cependant savoir que mon lit avait été précédemment occupé par un petit *bovaïron* qu'il avait amené avec lui de Bourgogne. Mais il était tombé malade et ses parents l'avaient repris.

Ce détail ne me frappa pas au moment même. Ce fut seulement les jours suivants qu'il me fit deviner peu à peu le plan que mon arrivée fortuite avait inspiré au berger.

C'était tout simplement de me garder avec lui pour remplacer le *bovaïron*. Il suffisait pour cela d'entretenir l'erreur dans laquelle il me voyait par rapport à la

géographie et par quelques fables bien arrangées , m'inspirer assez de crainte pour m'ôter toute envie de m'évader.

Sur le moment donc, je n'éprouvai que la satisfaction d'avoir trouvé un gîte et après avoir secondé de mon mieux le berger, je gagnai ma couche où je m'endormis presque aussitôt. Au point du jour je fus réveillé par les appels de mon hôte.

- Allons, le petit Suisse ! assez dormi comme ça.

Nous partîmes à la recherche du bétail qui se tenait, la nuit, dans le haut du pâturage à l'abri des grands sapins. Après la traite, nous partîmes pour le chantier qui n'était qu'à quelques jets de pierre.

Le berger-bûcheron abattait les sapins et les débitait en bûche d'une aune environ. Il m'apprit à ébrancher les sapins et à tirer la scie en cadence, ce qui était pour lui une aide appréciable. Nous portions les bûches dans les endroits propices où le berger les formait en tas qu'il appelait des *cordes* et qui sont connus chez nous sous le nom de *moules*.

Puis nous reprenions les branches qu'au moyen d'un *viaoûdze* (une serpe), nous débarrassions de leur *daî*. Pendant que de sa hache le berger abattait de nouveaux sapins, je devais former des fascines avec les branches et les porter au chalet.

Pendant ce premier jour j'achevai de faire connaissance avec le chien qui s'appelait Miraud. Le matin du second jour, comme je jouais avec lui entre deux voyages de branches, il aboya soudain joyeusement et partit à la rencontre d'une femme qui descendait de la forêt. Elle était encore jeune et vêtue pauvrement. Son air doux et tranquille me redonna aussitôt confiance. C'était la Philomène, la femme du berger. Elle me regarda un peu étonnée et me demanda :

- Tu es ici avec le Cyrille ?

- Avec qui ? répondis-je, car je ne savais pas le nom du berger. – Il est vrai que lui-même ne me demanda jamais le mien –. Mais je le compris aussitôt et lui dis :

- Il est là-bas, j'irai le chercher.

Alors elle posa un sac assez lourd qu'elle portait et elle s'assit sur une des billes qui, devant le chalet, servaient de sièges.

Je courus jusqu'au chantier et je criai :

- Cyrille ! Il y a votre femme qui est au chalet.

Il parut mécontent d'être appelé par son nom et répondit :

- Bon ! je vois qu'elle a déjà mené sa langue.

Il descendit avec moi. C'est à peine s'ils se saluèrent et bien que leur patois me fut peu intelligible, je compris cependant qu'il lui faisait des reproches. Dissimulé et rapace comme il était, il n'entraît pas dans son plan que je fusse informé de trop de choses.

Je compris aussi qu'ils parlaient de moi. La femme posait des questions qui embarrassaient parfois son homme et tout en ce faisant elle me regardait d'un air

triste. Puis elle s'occupa de mettre de l'ordre dans la cuisine et nous remontâmes sur le chantier.

Je liai une nouvelle fascine. J'y mis plus de temps cette fois, car mon esprit travaillait. La vue de cette femme, son regard caressant, éveillaient en moi des pensées. Par elle, je pourrais peut-être savoir des choses que, je le voyais maintenant, le berger voulait me cacher. Je me chargeai de ma fascine et vins la déposer sous l'avant-toit. Puis je glissai un regard dans la cuisine. La femme continuait son travail et ne parut pas me voir. Elle avait vidé son sac qui contenait des miches de pain d'orge et des boulons qu'elle rangeait dans un placard. J'allai chercher une seconde charge et, après l'avoir mise avec les autres, je fis mine de me reposer en m'appuyant contre la porte où je me balançais, cherchant une entrée en matière :

- Vous devriez rester avec nous, lui dis-je. Il ferait bien plus beau.

Elle me dit de son air triste :

- Tu serais content que je reste avec vous ?

- Oh ! oui, lui dis-je, vous seriez comme une maman.

Elle parut touchée et répondit :

- Je ne peux pas, j'ai mon ouvrage à Belle-fontaine. Puis aussitôt, craignant d'en avoir trop dit, elle se remit à son travail et moi, tout songeur, je remontai près du Cyrille.

Je ne fis pas d'autre voyage au chalet ce jour-là, car, méfiant, le berger me fit porter des billes.

Plus tard, la Philomène vint sur le chantier. Elle échangea encore quelques propos avec son homme, puis elle partit, remontant le chemin par où elle était venue, c'est-à-dire du côté où je croyais que devait être mon pays. Je l'observai sans en avoir l'air et je la vis bientôt disparaître sous les arbres. Je réfléchis un moment, puis, m'adressant au berger :

- Dites, Cyrille, elle s'en retourne à Belle-Fontaine ?

- Ben, ma foué ! il paraît.

- Alors pourquoi s'en va-t-elle par là ?

- Ben, manière d'parler, c'est que c'est par là qu'elle a affaire.

C'est tout ce que j'en pus tirer.

Je continuai à brasser ces nouvelles idées qui, au lieu de m'éclairer, augmentaient le désordre de mon esprit.

Il est possible, après tout, me disais-je, que ce chemin mène à Bellefontaine, mais je ne comprends pas, tout ce pays me paraît à l'envers.

Je savais maintenant que nous étions en Bourgogne et, comme le soleil se levait toujours pour moi à rebours, j'en vins à penser qu'ils avaient un autre soleil, comme ils avaient un autre langage et, je le savais, une autre religion. Le troisième jour, je dus aller tout seul rassembler le bétail et puiser l'eau à la citerne. Il en fut de même les jours suivants. Je le faisais de bon cœur, car

Cyrille souffrait de sa jambe qui l'empêchait de dormir et le faisait boiter. Le temps se maintenait invariablement beau. C'était donc plein de courage que je rassemblais mon troupeau, ce qui demandait un certain temps pendant lequel le soleil montait à la cime des arbres et se montrait bientôt dans tout son éclat. C'est la vue de ce spectacle renouvelé chaque matin qui, peu à peu et sans que j'y fusse pour rien, provoqua en moi un travail qui me rapprocha de la réalité. Je ne voyais plus, comme aux premiers jours, le pâturage invariablement tourné vers la Bourgogne. Il m'arrivait, sans le vouloir, de le voir différemment, mais je m'efforçais bien vite de chasser cette idée, la prenant pour une nouvelle preuve du désarroi de ma *senède*.

Cyrille se montrait assez causeur. Manifestement la solitude lui pesait et il appréciait ma compagnie. Je profitai de ces dispositions pour lui poser quelques questions insidieuses, et quoiqu'il fut toujours sur ses gardes, mon esprit, éveillé par mon malheur, trouvait parfois dans ses réponses quelque matière à réflexion.

- Alors, dites, Cyrille, il faudra bientôt voir pour me ramener chez nous. Si mes parents savaient que vous me gardez ici, ils ne seraient pas contents.

- Ben, ma foué, s'ils se languissent de toué, ils doivent venir te chercher. S'ils

s'en étaient occupés, on les aurait sûrement vus par ici.

Je n'eus aucun soupçon, heureusement, de ce que cachait l'espèce de sourire dont il marqua cette réflexion.

- Quant à moué, poursuivit-il, manière d' parler, mais avec ma jambe, je ne peux pas bouger d'ici pour le moment.

- Alors votre femme est allée à Bellefontaine ?

- Bien sûr.

- Et elle passe, pour y aller, par le haut de la pâture ?

- Ben, censément, oui !

- Mais, c'est aussi par là qu'il faudrait passer pour aller chez nous ?

- Ben, ma foué ! je pense.

- Et par là, en bas, pourrait-on y aller ?

- Par en bas, s'écria-t-il, ben, je te conseille pas d'y aller vouer ! Il y a les *Crassets* par en bas, comprends-tu bien, mon garçon, les *Crassets* !

- Non, fis-je, impressionné, qu'est-ce que c'est ?

- Ben, ma foué, mon garçon, manière d' parler c'est comme qui dirait le pays du diable. Des roches, encore des roches qui montent sur les autres. Et des trous où l'on se casse les membres. Pas de chemin, là dedans, mais toutes sortes de bêtes de l'enfer. Des araignées grandes comme la main et des serpents en veux-tu n'en voici. Des hiboux qui vous crèvent les yeux, des chats sauvages et même, censément, des loups. N'essaye pas, mon garçon, d'aller te fourrer là dedans, jamais tu n'en ressortirais.

J'allai me coucher sur mon soleret, fort impressionné de ce que je venais d'entendre. Je fus longtemps à m'endormir et je rêvai toute la nuit d'araignées et de hiboux.

Nous eûmes là-dessus quelques jours de pluie qui rendirent plus lourde la peine qui m'oppressait. J'aidais un peu le berger dans la fabrication du fromage de Morbier et j'en apprenais les secrets. Puis, entre deux averses, nous allions chercher quelques charges de branches et nous nous installions dans la cuisine pour les préparer.

Au moyen d'un couteau spécial j'en enlevais l'écorce et je les passais à Cyrille qui, sur une espèce de banc d'âne, les façonnait en cercles pour la boissellerie.

Les jours s'écoulaient longs et tristes. Puis le soleil revint, ramenant un peu de joie et nous reprîmes le chemin du chantier.

Alors, un jour que je venais de déposer mon fagot, je vis dans le bas de la pâture un homme qui montait vers le chalet. Aussitôt mon esprit en éveil me fit entrevoir du nouveau. J'attendis que l'homme se fut approché pour le saluer.

- Bonjour, me dit-il. Et Cyrille, il n'est pas là ?

- Il est là-haut, lui répondis-je.

- Alors, pendant que je souffle un peu, va lui dire de descendre. C'est Crestin-Guinche, du Bois-d'Amont.

J'avais une question qui me brûlait la langue.

Je ne pus m'empêcher de la poser :

- Vous êtes venu par ici ?

- Ma foi, bien sûr, pourquoi ?

- Alors, vous avez traversé les Crassets ?

- Des Crassets, il y en a partout. Bien sûr, j'en ai passé quelques-uns. Allons, file, mon garçon, et fais ma commission.

Tout en allant m'en acquitter, je retombai dans mes réflexions.

- C'est sûrement le marchand du Bois-d'Amont, me dis-je. Et il est venu par là. Et il n'a pas l'air d'avoir vu des bêtes !

Je continuai d'apporter mes fascines. Cyrille et le marchand discutaient sous l'avant-toi. Le marchand avait une gourde à laquelle ils buvaient tour à tour. Puis, enfin, ils montèrent sur le chantier. Quant à moi, j'avais mon idée.

Je m'arrangeai d'avoir toujours une fascine de prête, et au moment où le marchand nous quitta, je partis aussi avec ma charge. Puis, l'ayant déposée, je continuai à descendre à sa suite sans qu'il s'en aperçut. Alors, d'un bouquet de bois à l'autre, je le suivis, le cœur battant, beaucoup plus loin que je n'étais jamais allé.

Nous traversâmes un bois assez large après lequel je vis une étendue de rocailles grises où le gazon faisait complètement défaut :

- Les Crassets ! me pensai-je avec un frisson dans le dos.

Je continuai pourtant à m'avancer en suivant le marchand qui s'était engagé dans ces bancs de pierre et les traversait sans paraître en être incommodé.

Je m'y hasardai à mon tour lorsqu'il se fut un peu éloigné en me dissimulant derrière les rocs et quelques maigres sapins.

Je ne fus pas impressionné par l'aspect de ces lieux déserts. C'étaient en somme des *lliâpes* comme j'en avais vu sur d'autres montagnes, et même sur notre pièce, derrière les Grand'Roches. Je me dis : - Il n'est pas possible que ce soit cela, les Crassets, ils sont sans doute plus loin. Et j'avançai encore jusqu'à ce que je vis la fin de ces rocailles et un rideau de sapins chétifs qui les bordait en dessous.

Alors je n'eus qu'une idée : voir ce qu'il y avait au-delà de ces sapins.

Je repris donc ma course à travers ce bois et de l'autre côté je vis de nouvelles *lliâpes* légèrement recouvertes de gazon qui s'étendaient au loin. Au milieu de cette solitude paissaient quelques chèvres et je vis le marchand qui, tranquillement, poursuivait son chemin. Mais le soleil s'inclinait déjà sur la forêt. Je fis demi-tour et regagnai au plus vite le chalet.

- D'où sors-tu comme ça, me demanda le Cyrille ?

- Oh ! de pas bien loin, j'ai été faire un tour.

Il eut un regard méfiant, mais, dédaignant de dire un mensonge, je ne répondis rien aux autres questions qu'il me fit.

J'avais alors dans la tête un bouillonnement qui me faisait mal et il me tardait d'être seul pour tenter d'y voir un peu clair. Cyrille n'était pas content. Il avait ramassé tout seul le bétail et s'était mis à traire. Je repris mes fonctions qui consistaient, matin et soir, à faire du feu au foyer et y placer la marmite à trois pieds dans laquelle je chauffais le lait de notre repas. Puis, à l'appel de Cyrille, je prenais un seau de bois dans lequel il versait le contenu de son seillon quand il était rempli et je le transportais dans la chambre du lait. Il n'y eut pas, ce soir là, de longue causerie. Je me retirai de bonne heure sous mon apprentis où je pus réfléchir à l'aise sur les événements de la journée.

Ainsi les Crassets et leurs bêtes horribles n'étaient qu'une invention de Cyrille pour m'effrayer. Il y avait, au-delà de ces roches, un bon sentier que suivait Crestin-Guinche pour retourner au Bois-d'Amont.

Est-il possible que ce fut ce côté qu'il fallait prendre pour m'en aller ?

Mon esprit troublé ne pouvait encore comprendre cela.

- Mais alors, si le Bois-d'Amont était là-bas, le soleil se levait donc comme chez nous ! ? Et ce fut pour moi une révélation.

En fermant les yeux, je vis les choses comme elles devaient être : le soleil se levant sur la montagne, la vallée où était le Bois-d'Amont, puis les *lliâpes* et notre pâturage qui s'inclinait doucement de leur côté.

Je pris alors la ferme décision de préparer ma fuite. Le temps s'était remis au beau. Il y avait, au haut de la pâture, un grand sapin branchu du genre que l'on appelle assote. J'y monterais demain matin et de son sommet je verrais se lever le soleil.

Peut-être alors les derniers doutes qui m'oppressaient se dissiperaient-ils.

Je me réveillai au point du jour et j'étais déjà debout avant l'appel de Cyrille. Je gravis la pente du pâturage. J'attendis au pied du sapin la lueur de l'aurore et, quand elle parut dans le ciel, je me hissai dans les branches et commençai mon ascension. Occupé seulement de placer mes pieds aux bons endroits, je montais, je montais et alors, arrivé près de la cime, je tournai mes regards du côté du soleil.

Son globe rouge se levait sur une montagne qui restait encore un peu obscure mais plus loin, là-bas, je vis, dans un ravissement que je ne saurais décrire, les cinq sommets du Mont-tendre tels que je les voyais si souvent du haut de notre Côte.

A cette vue je faillis me laisser choir. Je dus fermer les yeux et rester immobile, mettant toute ma volonté à vaincre mon vertige et à tenir mes mains bien fermées autour de la branche qui me soutenait. Puis je regardai à nouveau. La vision se faisait plus distincte. Oui ! c'était le Mont-tendre ! Et plus près les Chaumilles et les chalets que je connaissais si bien. Ils étaient là, tous, bien à leur place, les Mollards, le Cerney, le Milieu et, presque en face de moi, la plaine des Grands-Plats, dont je voyais le troupeau que, sans doute, les fruitiers rassemblaient.

Je revoyais enfin mon pays ! C'était là, dans ce creux que je descendrais pour retrouver ma maison et mes bons parents et mes petits amis. Ah ! qu'ils seraient contents, eux qui me croyaient sans doute perdu pour toujours.

Je rassemblai mon sang-froid pour opérer ma descente qui, comme on sait, est plus périlleuse que la montée. Je réunis en hâte mon troupeau. Dès lors ma résolution était prise.

Entre-temps Cyrille s'était levé. Nous attachâmes le bétail et la traite commença. Mais, tout en vaquant à mon travail, je trouvai le temps de préparer mon sac de toile et d'y glisser un bon morceau de pain.

J'attendis encore un appel de Cyrille et lui présentai le seau de bois. Après l'avoir versé dans le chaudron, je le posai doucement à terre, je sortis sans bruit de la cuisine et je partis de toute la vitesse de mes jambes. J'atteignis sans encombre le bas de la pâture. Je traversai les bois qui la bordaient et me trouvai bientôt en face des Crassets. Ils ne me paraissaient pas plus dangereux que la veille. – Peut-être aussi que les serpents n'étaient pas encore réveillés. – Je les franchis rapidement ainsi que le rideau de sapins et m'engageai délibérément dans les lliâpes où passait le sentier sur lequel j'avais vu le marchand.

Je vis bientôt de petits chalets de bois où je ne m'arrêtai pas. Le chemin descendait toujours, parfois insensiblement, parfois en chutes subites. Je traversai des clairières, des jorattes. Je trouvai d'autres petits chalets auprès desquels il y avait un homme. Je pressai le pas tant je craignais d'être arrêté dans ma fuite. Le chemin était à présent mieux tracé. Il descendait encore puis il se mit à remonter et j'atteignis une crête où j'éprouvai un saisissement : j'avais devant moi, tout près me semblait-il, la montagne que j'appelais de mes vœux. La montagne que, depuis ma naissance, j'avais eue devant les yeux. La Côte du

Carroz, celle de la Burtignière et plus loin, je devinais celle du Bas-du-Chenit. A cette vue je ne pus retenir mes larmes. J'étais sorti pour toujours de ce pays maudit. Mon épreuve s'achevait ici, au haut de cette crête, car je n'avais maintenant plus qu'à descendre. Là, tout près, était la Roche Bresenche ; je ne la voyais pas, mais je le savais.

Le chemin descendait de nouveau, puis, après une légère montée, il plongeait brusquement dans la dernière descente.

Je m'assis sur une pierre pour savourer ma joie et alors, rassuré sur mon sort, je sentis que je mourais de faim. Je mangeai mon pain en pensant à Cyrille qui, là-bas, au chalet, devait être bien ennuyé. Puis, m'étant remis en marche, je m'engageai bientôt dans les lacets de la Grand'Roche. Après en avoir franchi le pied par la Combe de la Verrière et le chemin de Praz-Rodet, j'atteignis dans une sorte de rêve, les champs du Bas-du-Chenit.

Il pouvait être huit heures du matin. De tous côtés on voyait des gens occupés à faucher et épancher le foin. Plusieurs me regardaient mais avaient peine à me reconnaître dans le garçon noir et débraillé que j'étais devenu.

Soudain j'entendis la voix de Danion :

- C'est Pierroton ! Pierroton est retrouvé !

Et, lâchant sa fourche, il courut à ma rencontre bientôt suivi de Nanette. Il se jeta sur moi, me serrant par le cou, pendant que Nanette s'emparait de mon bras qu'elle ne lâcha plus. D'autres enfants accouraient. Je les connaissais tous. Ah ! que j'étais content ! Des voisins, des voisines, m'entourèrent bientôt, manifestant leur joie de me voir revenu. Voici notre maison et, près de la fontaine, l'oncle Abram avec ses faucheurs. Il lève la tête, il voit notre rassemblement. Il pose son outil et accourt à grandes enjambées. Je suis bientôt dans ses bras.

- Mon pauvre petit, au monde ! d'où viens-tu ?

- Je ne sais pas, disais-je, je vous dirai...

Me voici dans notre cuisine. La tante Marion me presse sur son sein. Mes bons parents ! comme ils m'aiment, quand même ! Je vois sur leurs visages les traces de leur chagrin. Ils me pressent de leurs questions auxquelles je réponds de mon mieux. Leur joie, leur indignation se manifestent tour à tour et la tante Fanchette s'écrie :

- Hèlà ! été poüssiblliou ! çai que lou bon dieu est bon !

Des voisins toujours plus nombreux remplissaient la cuisine et pour eux je devais sans cesse recommencer mes récits. Puis on me fit mettre à table. Du lait, du fromage, du bon pain noir, ah ! qu'il fait bon chez nous !

Quand je me fus bien régalé, ma tante Marion prit un baquet, du savon et se mit à me nettoyer. Car j'étais horriblement sale. Quand je fus bien débarbouillé et qu'on m'eut passé une chemise propre, on put voir que, bien qu'un peu amaigri, j'avais encore bonne figure. Je n'étais nullement fatigué. Je réclamai



ma fourche et rejoignis au Champ de la Fontaine les faucheurs de l'oncle Abram qu'il me tardait de connaître.

D'un champ à l'autre la nouvelle s'était répandue et toute la contrée apprit bientôt mon retour.

Mais le temps pressait et nous fûmes repris par le souci de soigner et rentrer notre foin.

Le soir, après souper, avec quelques voisins, nous reprîmes notre entretien et c'est alors que mes parents me peignirent leur désespoir, le soir de mon départ, en ne me voyant pas revenir. Vers les dix heures, n'y tenant plus, l'oncle Abram s'achemina à ma rencontre avec quelques voisins qui portaient des lanternes. Ils montèrent jusqu'aux Grands-Crêts où les Renaud, réveillés par eux, apprirent la triste nouvelle.

Les jours suivants on continua de battre les bois, mais la fenaison réclamait tous les bras, on dut interrompre les recherches jusqu'au dimanche où cinquante jeunes gens battirent en vain les fourrés du Risoud.

Puis, venant on ne sait d'où, le bruit courut qu'un enfant avait été recueilli quelque part derrière le Risoud. Cette nouvelle, quoique fausse, vint tranquilliser un peu la maison.

J'ignorais le nom du chalet de Cyrille, mais par mes explications, le forestier Daniel compris que c'était le chalet Mayet au sommet du Risoud de Bourgogne.

Et c'est alors qu'il me dit une chose qui me causa une grosse émotion :

Domaine et Jean Renaud, quittant un jour leur charbonnière, avaient parcouru toute la partie de la forêt dans laquelle j'avais erré.

Ils s'étaient avancés jusqu'au chantier de Cyrille, mais ma mauvaise fortune voulut qu'en ce moment il s'y trouva seul, occupé que j'étais sans doute à ramasser le bétail ou à puiser l'eau.

Aux questions de Renaud sur un enfant qui s'était égaré, il répondit qu'il n'avait rien vu, ni rien entendu dire.

Je compris alors la cause du mauvais sourire qui, certain soir, fit grimacer la face du berger.

Mon ami Jean avait donc passé tout près de moi et je n'en avais rien su.

L'indignation fut alors à son comble et l'on ne ménagea pas les malédictions à l'adresse de Cyrille dont ce soir-là les oreilles durent sonner.

Nous étions un samedi, ce que j'ignorais absolument, ayant perdu là-haut toute notion du temps. Il me semblait y avoir passé tout un mois, alors que mon absence se réduisait à douze jours.

Une grande battue était prévue pour le lendemain. On n'eut pas besoin de la décommander, la nouvelle de mon retour s'étant répandue partout.

Après un sommeil sans rêves, je me levai de bon matin et je me rendis, avec oncle Abram, au pèche du Sentier où, du haut de la chaire, Monsieur le Ministre Malherbe rendit grâce à Dieu de mon heureux retour.

Notes finales :

Paul-Auguste Golay est décédé en 1937 à l'âge de 64 ans. On connaît de lui, outre divers textes, tous excellents, parus dans la FAVJ et réédités aux Editions le Pèlerin en plusieurs brochures, son remarquable historique sur le « Passé des Piguet-Dessous ». On le retrouvera de même en reprint aux éditions précitées.

Paul-Auguste Golay avait aussi fasciné Donald Aubert de Derrière-la-Côte, grand collectionneur de pièces combières sous l'éternel. Il avait été en particulier retenu par les Aventures de Pierroton Maréchaux qu'il avait pu photocopier de la FAVJ. De cette première copie il en avait certainement tiré de nombreuses autres avec lesquelles il composait de jolis petits livres qui lui permettaient de se livrer avec succès à une fructueuse politique d'échanges. Un de ces petits recueils figure dans notre collection. Composé avec amour, numéro des pages écrit à la main au haut de chaque page, reliure de qualité faite par un professionnel, carton pour contenir l'ouvrage, il s'agit-là d'un travail qui étonne encore aujourd'hui et qui a fort contribué, reconnaissons-le, à la naissance des Editions le Pèlerin. Notre dette de reconnaissance envers Donald Aubert est immense.

En tête de son petit carnet figure le portrait de David des Ordon, donc de son vrai nom Paul-Auguste Golay, que voici :

## **BONNES VIEILLES HISTOIRES POUR LA NOËL ET LE NOUVEL-AN**

Textes extraits de la brochure : Collection « Jadis » no 19, David des Ordon, VIEILLES HISTOIRES POUR LA NOËL ET LE NOUVEL-AN, 1927-1937, Editions le Pèlerin, 1983.

Ce livre, ou plutôt cette brochure, que vous tenez dans les mains, ne la dévorez pas trop goulûment ! Au contraire, goûtez-la à petites doses, savourez-la. Car c'est une pure merveille. Ah ! notre conteur local David des Ordon ! Ah ! cette langue savoureuse à nulle autre pareille parmi celles qui ont voulu faire revivre notre vieux passé !

Hélas, cet homme déjà d'un autre temps, oublié de nos concitoyens que l'on voudrait tant initier à la richesse foisonnante des textes combiens, a peu écrit. Le dixième de ce qui aurait pu être, que disons-nous, le centième. Certes, on aura lu de lui les Aventures de Pierroton Maréchaux, son histoire des Piguet-Dessous, on lira encore d'autres anecdotes, dont histoires de loups à paraître l'an prochain. Mais hormis cela ? Quelques récits peut-être qui n'ont pas été publiés et qui demeurent chez d'ignorés descendants, et des notes, et des essais généalogiques à profusion. Et c'est tout, ou à peu près, du moins à notre connaissance.

C'est pourquoi nous vous demandons de la déguster lentement, cette brochure unique, et de fermer les yeux et de revivre ces moments d'un autre et très lointain siècle. Elle paraît pour Noël. C'est l'heure exquise. La neige est tombée sur nos villages, a feutré le pas des dernières gens qui rentraient. L'arbre est illuminé encore. Et dans la pièce, il y a cette odeur unique de sapin, de bougies et de soleil qui brûlaient il y a peu. N'est-ce pas l'instant privilégié pour goûter à ces vieilles histoires ? Oû, par la prodigieuse puissance du texte, revient nous tenir compagnie David des Ordon, ce malicieux philosophe de notre haute combe, ce magicien.

**JOYEUX NOËL !**

Les Charbonnières, en novembre 1983

R.R.

### **VIEILLE HISTOIRE POUR LE NOUVEL-AN**

En ce temps-là, le Bas-du-Chenit avait toujours toutes ses plumes. J'entends par là que le Cyclone ne l'avait pas encore amputé de sa partie occidentale.

Le Crêt-des-Lecoultre était un hameau riant et populeux.

Moins ensoleillé, le voisinage chez Joseph Piguet, avec ses vieilles maisons grises et basses à souhait, n'en était pas moins bien vivant.

Près de l'Orbe, il y avait les Scies qu'alimentaient les chemins de Praz-Rodet et celui de la Côte au Maître. Il y avait la maison de l'Oie, celles chez le Petit Constant, chez Constant Crétaz, chez Frédéric, toutes disparues dans la rafale de 1890.

Donc vous saurez qu'en ce temps-là on ne parlait pas de fabriques. Chaque maison avait son atelier et chaque hameau vivait de sa vie propre. Il fournissait ses types particuliers, reconnaissables à première vue à leur figure, leur démarche et surtout à leur tour d'esprit.

L'auberge chez Constant Piguet groupait les habitants de la rive droite de l'orbe. Ceux de l'Occident se réunissaient chez Berger, et ces deux vieilles auberges avaient en outre une fidèle clientèle dans les équipes d'horlogers qui, à l'occasion, prolongeaient le dimanche jusqu'au mardi.

Disons tout de suite que cette mutilation qu'ils faisaient subir à la semaine n'avait pas les mêmes conséquences funestes qu'elle aurait de nos jours. La vie n'était pas chère, chacun travaillait aux pièces et avait vite fait de réparer la légère brèche ainsi faite à son budget.

Et puis les ouvriers de ce temps étaient différents de nous. D'abord leurs yeux étaient bien meilleurs que les nôtres. Ils pouvaient veiller jusqu'à minuit sans éprouver aucune fatigue et vous avez connu, comme moi, de vieux ouvriers qui, ayant procédé ainsi pendant leur vie entière, travaillaient encore sans lunettes.

Ils fêtaient le Nouvel-An, c'est vrai, mais depuis là jusqu'au printemps, ils ne remettaient pas pour ainsi dire le nez dehors.

Alors, une fois la belle saison de retour, ils éprouvaient un pressant besoin de faire quelques escampettes. Ce n'est pas avec des sermons ni même des amendes qu'on aurait pu les empêcher.

Il y avait la bande des Tubes qui se recrutait dans les parages des Piguet-Dessous, et dont la tenue était le haut-de-forme avec la blouse d'horloger. Il y avait celle des Quartets, dont les membres arrivant à la file avaient l'air de s'ignorer les uns les autres et demandaient chacun un quartet. Il y avait la bande du Creux-aux-Bots, celle du Dévidoir, etc.

L'auberge chez Berger n'occupait que la moitié d'une maison bien modeste. L'autre partie était habitée par le Lily, diminutif de Louis, un maître pivotier, chanteur et philosophe, un des types les plus accomplis des indigènes de ce coin de pays.

Il avait, dans sa jeunesse, passé plusieurs années à Genève et il en avait rapporté tout un assortiment de chansons dont il fit dès lors bénéficier ses contemporains. On pense assez que ces qualités, jointes à la proximité de son habitat, en firent le compagnon obligé des fêtes qui se donnaient à l'auberge.

C'était en outre un fumeur acharné.

Le colonel Audemars disait un jour : « J'ai été trouver le Lily. Je lui ai parlé, il m'a répondu, mais je ne l'ai pas vu ». La fumée que sa pipe dégageait était en effet si dense que les trois quarts du temps il restait invisible.

Son unique chambre, basse et noire, formait, avec la moitié d'une cuisine, tout son logement.

Il me souvient d'y avoir été une fois pour chercher une refacture. Elle n'était pas prête et, en l'attendant, je regardais les parois.

- Comment trouves-tu mes locaux ? me dit-il. Et me montrant une porte quelconque, noire comme le reste : voici la porte de la chambre bleue !

Et je partis convaincu de l'existence de cette chambre bleue et regrettant bien qu'il ne me l'ait pas fait voir.

Comme d'autres horlogers, il mettait parfois la clé sur la corniche. Il arriva même une fois qu'il prolongea passablement ses vacances et qu'un certain travail, qu'il devait faire pour chez Jean Aubert, lui fut réclamé avec instance.

Il finit cependant par l'apporter au comptoir et, après avoir posé sur la banque la petite boîte, il ouvrit un grand parapluie derrière lequel il disparut tout entier.

- Mais que faites-vous, Lily, lui dit Louis chez Jean Aubert. Et le Lily, passant par dessus son riflard sa tête bombée et ses longues moustaches :

- Je crains l'orage ! répondit-il avec une mimique irrésistible qui dissipa l'orage dans un immense éclat de rire.

On dansait souvent dans la maison, car le Lily avait des filles, des nièces et des voisines qui ne demandaient qu'à se dégourdir. Les cavaliers ne manquaient pas et le Lily, sa pipe au bec, regardant d'un œil bienveillant se trémousser cette jeunesse, accueillait les arrivants par un mot historique : « Ici l'on danse ! »

De temps en temps, il passait dans l'autre moitié de la maison pour trinquer aux frais de quelque danseur.

- Celui qui a des filles a des vignes, concluait le vieux philosophe.

Sa femme, la Louison, était petite, vieille et si l'on peut dire, pas très décorative. Cette particularité n'avait point échappé au Lily qui y faisait parfois de discrètes allusions.

C'est ainsi qu'un jour qu'il l'avait cherchée longtemps, il disait :

- Je craignais un enlèvement !

Mais il arrivait aussi que, pour le punir de quelque ribote, la Louison le retenait prisonnier de sa chambre, et aussitôt qu'elle entendait qu'une bande arrivait chez Berger, elle montait devant la porte une garde vigilante.

Un jour, une fraction de la bande du Dévidoir, après avoir fait maintes parties de quilles chez Constant Piguet et bu je ne sais combien de demi-pots, décida d'aller finir la veillée chez Berger.

En passant vers les Scies, la Chance proposa d'aller guigner ce que faisaient les filles chez Samson.

Les vitres étaient petites et passablement troubles. L'éclairage n'était pas très brillant, et la Chance, l'œil collé au châssis, cherchait à distinguer quelque chose, quand B... lui donna une bourrée qui fit passer sa tête à travers la fenêtre dont la vitre se détacha toute entière.

La tête avait passé sans crocher, mais il arriva que pour la retirer ce fut tout une autre affaire. Soit qu'il s'y prit mal, ou que ses oreilles s'y opposassent, les efforts du patient demeurèrent vains.

Le reste de la bande avait pris la fuite et le prisonnier, pris de peur, donna une telle secousse qu'il arracha la fenêtre et partit comme un lièvre avec ce carcan autour du cou.

Ses compagnons, qu'il finit par rejoindre, refusèrent de l'en débarrasser, prétendant qu'on ne pouvait le faire sans lumière.

- De quoi te plains-tu, lui disait B... Jamais tu n'as été aussi beau !

Ce fut donc dans cet équipage qu'ils firent leur entrée chez Berger.

Naturellement on réclama aussitôt le Lily. Pour achever dignement une si belle partie, on ne pouvait se passer de sa collaboration. Seulement voilà ! la Louison veillait et pas moyen de forcer la consigne. Mais B... avait plus d'un tour dans son sac. Il fit d'abord cesser les clameurs, commanda un litre et fit en sorte que la bande parut avoir renoncé au Lily. Puis, après avoir donné ses instructions, il sortit d'un air innocent et bientôt on l'entendit crier :

- Oh ! vini vaî jouâtié tienna lueû !

La Louison était curieuse et, croyant à un grand incendie, elle ne put s'empêcher de sortir à son tour pour voir cette lueur. Pendant ce temps nos compères extrayaient le Lily de sa prison et quand la Louison revint, confuse de n'avoir rien vu, son homme déployait au milieu de la bande sa longue silhouette et chantait l'un de ses refrains :

Rantanplan, colonne sur l'flanc  
Pour passer gaîment la vie, etc.

Et La Louison tempêtait :

- Vo z'êtes encoué dé biaux, vo z'einpliyé dé lueû po mé soustrêré moun' hommou !

Une veillée si bien commencée ne pouvait s'achever autrement que dans la plus grande gaîté. Le Lily y alla de la plupart de ses chansons et B..., qui s'intitulait « ancien élève du Conservatoire de la Combe », ne marchandait pas son concours.

Tous les acteurs de cette scène sont morts depuis plus ou moins longtemps, et si je vous ai conté cela, c'est dans le seul espoir de donner une idée de la façon dont on s'amusait autrefois.

Dans cette manière, vous trouverez peut-être le pour et le contre. Mais vous m'accorderez au moins que nos devanciers apportaient dans leurs plaisirs un certain humour qui ne manquait pas de charme.

Et pour cette démonstration, j'ai pensé qu'il n'y avait pas de mal à rappeler quelques-uns de leurs traits, car ils font partie de notre patrimoine local, de notre folklore, comme on dit à présent, et voici que le temps les voile déjà de ses brumes.

## CAUSERIE D'ENTRE NOËL ET NOUVEL-AN !

- « Revouaique dza Tsalandé.

Hélas oui ! Nous voici bientôt au bout d'une autre année et cette époque, plus que toute autre, nous dispose à tourner nos regards vers le passé.

Alors le conteur fouille dans son sac et s'efforce d'en extraire quelque vieille histoire qu'il cherche à accommoder au goût des lecteurs d'aujourd'hui.

Mais la chose ne lui est guère facile. Chercheur de plus en plus infirme, il se voit cette fois réduit à mettre à contribution une mémoire jadis fidèle, ainsi que quelques notes prises autrefois sur la vie des Combiens au commencement du XIXe siècle.

D'après les quelques traits qui nous ont été conservés sur nos ancêtres de cette époque, on a peine à comprendre l'écart que l'on constate entre leur mentalité et la nôtre et l'on arrive à cette conviction que, vraiment, ils étaient bien différents de nous.

Leur rusticité, leur crédulité naïve, leur incapacité de saisir le vrai sens de situations qui nous paraissent pourtant simples, les faisaient parfois se conduire comme de vrais enfants.

En lisant le trait suivant qui se passa, je crois, en 1818 – et qu'on me conta naguère au Lieu -, il ne semble pas que cent ans, guère plus, nous séparent de cette époque.

En ce moment l'horlogerie subissait une crise. Le manque de travail provoqua le départ d'un certain nombre d'ouvriers et la plupart de ceux qui restèrent furent durement éprouvés.

Des hommes du Chenit s'étaient rendus à la foire de la St-Michel, au Lieu et là ils firent la rencontre d'un sergent qui recrutait pour le service étranger.

Emballés, sans doute, par les tournées que payait le sergent, neuf d'entr'eux s'enrôlèrent séance tenante et montaient bientôt sur un char à échelle qui, par Vallorbe, devait les conduire à Pontarlier.

Cependant, voyant l'enthousiasme du départ baisser assez rapidement, le sergent jugea prudent de ne s'arrêter à Vallorbe que le temps nécessaire pour prendre cinq nouvelles recrues préparées par un autre recruteur.

Mais le moral baissait de plus en plus et voyant le char prendre la direction de la frontière, plusieurs de nos guerriers se mirent à pleurer.

Philippe chez Brabant, lui, ne pleurait pas, mais il était plongé dans une sombre rêverie. Soudain, comme on arrivait près de la Ferrière, on le vit se lever et profitant d'un moment où le sergent pérorait ferme, il lui ajusta un coup de poing qui le fit basculer par dessus les échelles et tomber sur la route où il resta sans mouvement.

Le voiturier, lui-même était du Lieu. On n'eut pas de peine de le décider à faire demi-tour et à reprendre le chemin de son village où la fête continua jusqu'au lendemain, grâce au subside touché au départ.

On n'entendit plus parler du sergent. Il est probable qu'étourdi seulement par le coup de poing du Combiere, il reprit bientôt ses sens et ne jugea pas à propos d'ébruiter l'affaire, la façon dont les recruteurs précédaient étant presque toujours contraire aux lois du pays ainsi qu'au traité des capitulations.

Mais ce trait que je tiens du fils d'un témoin de l'affaire dénote une impulsivité, de même qu'une façon de résoudre les questions qui, aujourd'hui, nous étonnent, si l'on songe qu'un siècle seulement nous sépare de ce temps.

Cette disposition d'esprit nous explique aussi pourquoi nos ancêtres se laissaient si facilement entraîner à la contrebande.

Celle-ci était surtout exercée par des Français de la frontière qui, souvent, s'entendaient avec les brigadiers de la douane. On appelait cela « acheter un passage ». Moyennant une certaine somme, le brigadier s'engageait à laisser sans surveillance un chemin désigné par lequel passaient les contrebandiers. Mais il était convenu qu'au bout de quelque temps ceux-ci procureraient à la douane « une prise ». A cet effet on engageait dans nos hameaux un certain nombre de Suisses qu'on alléçait par la promesse d'un bon paiement. On faisait avec eux deux ou trois voyages qui réussissaient parfaitement, puis, un beau soir, on tombait dans une embuscade. Les Français disparaissaient comme renards dans un trou et les Suisses, appréhendés et roués de coups, allaient dans les prisons de St-Claude ou de Pontarlier méditer sur les vicissitudes du métier.

Mais, de ce temps, la naïveté des Combiere était si grande que la plupart du temps on n'arrivait pas à leur faire admettre qu'on leur avait joué un tour.

Cela se passait ainsi dans ce temps-là.

Depuis, je ne conteste pas qu'on n'ait vu des bandes composées de Suisses et de Français qui s'entendaient parfaitement. Il est même arrivé parfois que ce furent les Français qui pâtirent, comme nous le verrons par une seconde anecdote plus récente que je m'en vais vous conter sans retard.

Un grand nombre de nos lecteurs ont sans doute connu un paisible citoyen qu'on avait surnommé « la Soupe ».

Son grand malheur était qu'ayant arrangé à son usage le quatrième commandement, il se reposait six jours et travaillait le septième.

Il avait en effet remarqué que ce jour-là, les forêts étaient ordinairement vierges de forestiers et il en profitait pour regarnir son cache-bois.

Son inaptitude à tout travail proprement dit l'entraîna dans sa jeunesse dans la société peu louable d'une bande de contrebandiers qui avait son quartier général aux Grandes Roches, et il lui arriva, comme à beaucoup d'autres, qu'après une période de prospérité, il eut le malheur de tomber dans les rudes mains de la douane qui le conduisit au Poste des Mortes, pendant que ses confrères, plus heureux, réussissaient à s'enfuir.



Quoiqu'emprisonné illico, notre Combier fut agréablement surpris des attentions que lui prodiguèrent les préposés. Il ne fut pas battu et on lui donna peu après son arrivée un grand pot de soupe, mets que, comme son nom l'indique, il affectionnait particulièrement.

Là-dessus il fit un bon somme dans la paille bien sèche et l'aube du lendemain le trouva disposé à envisager son sort d'une façon moins tragique.

- C'est des rudes bons compagnons, se disait-il à lui-même. Mes souliers qui étaient tout trempes, ils les m'ont pris pour les sécher.

En effet, peu de temps après un douanier rapportait les souliers et l'invitait à prendre un second repas aussi réconfortant que celui de la veille. Puis on le pria poliment de passer dans le bureau du brigadier qui le couvrit d'un regard paternel.

- Pauvre jeune homme, lui dit-il, vos parents sont sans doute inquiets de vous ? Dîtes-nous donc bravement qui vous a entraîné à mal faire et vous pourrez à votre aise repasser la frontière.

- Eh bien ! dit la Soupe en se frottant les mains, je m'en vais vous dire comment ça est allé. Le gros Désiré, avec Vital de la Chaux-Mau, m'avaient dit ainsi, etc, etc. Quand il eut dit au long et au large tout ce qu'il savait et scrupuleusement nommé tous ses compagnons, il reçut les félicitations du brigadier. Mais comme il s'attendait à recevoir sa récompense, la porte s'ouvrit, non pas pour le laisser partir mais pour donner passage à un autre douanier galonné et furibond à l'aspect duquel la pauvre Soupe sentit renaître toutes ses alarmes.

- Quest-ce qu'c'est qu'cet homm'là ! dit l'officier en lui lançant un regard qui le fit rentrer sous terre.

Et comme le brigadier, réprimant une forte envie de rire, lui expliquait le cas :

- Ca n'peut pas se p'asser comm'ça ! Il y a les formalités.

Il va sans dire que toute cette scène était arrangée. Tandis que notre Soupe était reconduit sur sa paille, ses compagnons étaient cueillis l'un après l'autre et ne s'en tiraient que moyennant une forte amende que paya leur commanditaire.

Mais personne ne songea à secourir la Soupe qui, la mort dans l'âme et enchaîné à deux mandrins, prit le chemin de St-Claude où il fut emprisonné pendant dix mois.

\* \* \*

Et pour finir rappelons la mémoire d'un mien parent, Gugu Cart (prononcez Car), de Petite-Chaux, qui fut bien le plus grand fraudeur qui ait jamais hanté notre frontière.

Issu lui-même de l'union d'un douanier avec une de mes aïeules, il dut peut-être un peu à cela la confiance que lui témoignaient les représentants de la douane.

De ce fait, quoiqu'ayant toujours pratiqué la contrebande, il ne lui arriva jamais d'être sérieusement inquiété.

Ayant été toute sa vie fermier et amodiateur, son principe invariable était de louer des pâturages à cheval sur les lignes de la douane. Alors, avec un calme limpide, il passait de l'un à l'autre alpage et à sa ferme des Prés-Hauts où ceux avec qui il était de mèche savaient bien prendre la marchandise.

Puis, lorsqu'il avait réussi un bon coup, il renonçait à toute contrebande pendant un mois, car il avait reconnu que, des coups les plus secrets, il transpirait quand même quelque chose. Aussi avait-il vu plus d'une fois, après l'un d'eux, la main d'un douanier fouiller son chargement. Ayant toujours été extrêmement prudent, il n'y a pas à raconter sur lui des hauts-faits bien notoires.

Cependant, son sang-froid à toute épreuve le sauva plus d'une fois de positions risquées.

Ainsi cette fois qu'il était allé chercher trois vaches qu'il avait amodiées aux Charbonnières.

Remarquant que l'une d'entre elles était « un peu fière », c'est-à-dire qu'elle renversait quiconque l'approchait, il tomba dans une profonde méditation. Puis avisant, dans la grange, un gros toupin bien dodu et étroit d'ouverture comme on les faisait il y a bientôt cent ans, il demanda la permission de le mettre à cette vache, « pour la tranquilliser », disait-il. Puis il partit. Mais un peu plus loin, il s'arrêta dans une auberge et ayant décroché le toupin, il se mit à le bourrer de tabac. Puis il cassa un œuf dessus et but un verre en attendant qu'il soit séché. Alors il s'embarqua pour de bon dans l'intention de gagner la montagne de la Bien-Aimée.

Il avait depuis longtemps passé la frontière quand il fit la rencontre d'un brigadier qui faisait une reconnaissance. Le toupin, rempli de tabac, était naturellement muet.

- Hein donc ! père Gugu, vo'potet n'en fait pas guère du bruit ?
  - Bon sang ! répond Gugu Cart, la mâtime ! elle a perdu l'battant !
  - Il est peut-être seulement croché, reprend le brigadier en s'avançant vers le toupin. Mais avant qu'il eût le temps de le toucher il recevait un coup de tête qui l'envoyait dans les buissons et Gugu s'élançait pour le relever.
  - Bon sang d'bon sang ! bridagier , est-ce que vous avez du mal ?
  - Non, je n'croué pas ! disait le brigadier en se secouant, mais tout'même' vous avez là une sale bête !
  - Ah ! pour cà, je leur z'y ai ben dit, à ses s... Suisses !
- La sale bête, à quelques pas, les regardait d'un œil sournois.
- Allons ! c'en est assez pour aujourd'hui, reprit le brigadier désormais sur ses gardes, vous verrons le reste demain. Puis, ayant bu un petit coup de goutte à l'inévitable gourde au père Gugu, ils se quittèrent après s'être serré la main.

Il y avait, dans ce toupin, la provision de tabac pour l'été tout entier.

Une autre fois, c'était jour de remuage. Le père Gugu arrivait avec son chargement à proximité du chalet quand, à un mauvais contour, son char versa sur le flanc.

La position était d'autant plus critique que Gugu voyait deux douaniers qui fumaient leur pipe dans le chalet et cela accordait d'autant moins que, outre le train du chalet, son char contenait deux barils de poudre.

Mais déjà les douaniers complaisants s'avançaient pour donner un coup de main, car la nuit était là. Pendant ce temps, Gugu Cart égrenait ses jurements :

- Ah ! ben mâtin ! il n'est pas question d'écorder ! Il nous faut le relever tout rond.

En s'y mettant tous, les douaniers et les fruitiers, on réussit à relever le char sans autre avarie. Un coup de collier de la vieille jument et le char se trouva devant le chalet.

Mais le principal restait à faire. Il fallait distraire les douaniers pendant qu'on déchargeait les barils.

- Ah ben ! pour c'coup-ci, s'écria Gugu en tapant sur l'épaule des deux douaniers, je pense que ça vaut ben un verre de goutte !

Et il les entraîna vers la cuisine pendant que les fruitiers faisaient entrer le char dans l'écurie. Là, les barils furent sortis de dessous la paille qui les cachait et remisés sur un soleret spécialement aménagé pour cet usage.

A la cuisine, Gugu Cart répétait les tournées et entonnait un vieux refrain.

- Ah ! s'écriait l'un des douaniers, avez-vous vu si ce char s'est remis sur ses roues ? Ce père Gugu, tout d'mêm' on n'peut pas la lui faire !

Gugu Cart prêtait l'oreille du côté de l'écurie. Puis, quand il entendit gémir l'échelle sous le poids des hommes qui redescendaient du soleret, il se leva et dit en rallumant sa pipe :

- Ils doivent avoir remisé la paille. Allons maintenant décharger le train.  
Et ils y furent tous les trois.

FAVJ des 20 et 27 XII 1928  
David des Ordon

## **VIEILLES HISTOIRES POUR LE NOUVEL-AN**

### **Les Robinsons du Bas-du-Chenit**

L'histoire des habitants du Chenit dans le premier siècle de sa colonisation, soit jusqu'en 1700 environ, demeure bien obscure. Cependant, certains points sur lesquels paraissent se trouver d'accord des traditions et des documents divers, viennent éclairer parfois la nuit de cette époque déjà lointaine.

C'est ainsi qu'il est établi que, les familles devenant trop nombreuses et la famine sévissant vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, une quinzaine de verriers du

Chenit, des Goy, des Capt, des Meylan, des LeCoultré, etc., s'établirent sur le territoire de Montricher, dans l'endroit qui prit le nom de Combe de la Verrière.

Outre ces verriers, il y avait encore un certain nombre de bûcherons, si bien que cette colonie se trouva bientôt assez nombreuse pour réclamer la fondation d'une école. Se considérant sans doute comme une simple annexe de la Commune du Chenit, c'est à cette dernière qu'ils demandèrent l'envoi d'un régent, qui leur fut accordé aux environs de 1700.

Inscrivons cela au chapitre de l'histoire proprement dite et voyons maintenant la tradition.

Un fils d'Abraham Aubert du Bas-du-Chenit était au nombre des bûcherons de la Verrière. Il était veuf et avait deux garçons, jeunes sans doute, car ils partageaient leur temps entre l'école et la forêt où, élevés à la dure, ils prenaient part aux rudes travaux de leur père.

Or il arriva que celui-ci vint à mourir et que ses deux enfants furent réclamés par leur grand-père qui, entre temps, avait perdu un autre fils et restait seul avec sa fille.

C'est ce qui explique peut-être qu'on laissa les deux enfants partir seuls de la Verrière pour rentrer à la Vallée.

L'un portait une charge de farine d'avoine, l'autre une provision de châtaignes, seul héritage du défunt. La saison était sans doute déjà passablement avancée, car peu de jours après leur départ, la montagne se couvrit de neige.

Les relations étaient nulles en hiver avec les Combiers de la Verrière, et tandis que de leur côté on croyait depuis longtemps les orphelins à bon port, leur grand-père comptait chaque jour sur leur arrivée. Mais il finit par se tranquilliser, pensant qu'on attendait là-bas une occasion pour leur faire passer la montagne, car, entre-temps, l'hiver était venu et recouvrait les monts de trois pieds de neige.

Or, un jour du mois de janvier, profitant de la neige dure, des bûcherons de Bière montèrent sur les hauteurs où leur travail les appelait.

En passant près d'un chalet (La Correntinaz, la Foirausaz ? je ne sais), ils ne furent pas peu surpris d'entendre deux fraîches voix qui chantaient un psaume. Ils jetèrent un regard sur la cheminée d'où ces accents paraissaient sortir dans un léger nuage de fumée.

- Té raôdzaî-pî, san ique dédaè ! (ils sont ici dedans).

Pendant le chant s'était tu. Seule la fumée continuait à monter dans l'air matinal. Après quelques allées et venues par mesure de prudence, nos Bîrolans se hasardèrent à ouvrir la porte.

Personne ! Seule la vieille marmite pendue à la betse et le feu qui la chauffait témoignaient de la réalité des habitants du chalet, que l'on finit par découvrir complètement enfouis dans le foin dont ils avaient fait leur lit. On eût mille peines à les en extraire et à tirer d'eux quelques paroles.

C'était, comme vous le pensez, nos deux garçons de la Verrière. Un peu amaigris et passablement noirs, ils étaient pourtant pleins de vie, mais rendus sauvage par la solitude.

Ils racontèrent plus tard que, s'étant perdus dans la montagne, ils arrivèrent le soir près d'un chalet dans lequel ils étaient entrés pour y passer la nuit. Les jours suivants, ne vivant que des châtaignes et de la farine qu'ils portaient, ils essayèrent de franchir les crêtes pour passer sur le versant de la Vallée, mais tournant toujours dans le brouillard, ils ne purent y parvenir. De guerre lasse ils se réfugièrent dans un autre chalet et, la neige devenant de plus en plus épaisse, ils décidèrent d'y rester jusqu'à ce qu'on vienne les chercher.

Sachant faire le feu, ils trouvèrent une vieille marmite qui leur servit à puiser de l'eau, à cuire le bret-noir et à rôtir leurs châtaignes.

Il était bien temps cependant que les Bîrolans vinssent les délivrer, car leur provision était à bout.

Peu de temps après, ils arrivèrent chez leur grand-père, ayant conservé de leur aventure deux fidèles compagnons : un catéchisme et un briquet. Et c'était là toute leur fortune.

Un de leurs descendants les représentait durant les longues nuits d'hiver, seuls dans ce chalet, serrés l'un contre l'autre sur leur maigre couche, alors que du fond des grands bois montait la voix du loup « que nion n'ôu sein cheinti ôquié ! (Que nul n'entend sans sentir quelque chose (prov.)). Peut-être même une fois, un ours, familier de ces solitudes, vint-il flairer la porte ou faire craquer de son poids la charpente du chalet, avant que d'aller, pour le reste de l'hiver, s'endormir dans sa tanière.

Nous ne le savons, et ici se termine l'histoire des Robinsons du Bas-du-Chenit. Et la preuve que je ne vous ai pas raconté des gandoises, qu'ils ont réellement existé et que leur sauvagerie n'est pas imaginaire, la preuve, dis-je, outre le témoignage d'une tradition obscure mais respectable, nous la trouvons quelque part dans les notes d'un recteur de la Vénérable Bourse des Pauvres de cette époque en ces termes :

Item. Lors d'une visite avec Mons. Le Ministre aux petits asauvagés, 1 fl. 6 .

FAVJ du 21. XII 1933  
David des Ordons

## **VEILLE DE NOËL**

« La veille de Noël, j'ai dû faire quérir en grande hâte par la petite Jeanne Grept, des papiers restés au Lieu... »

Cette brève note, tirée d'un cahier du vieux secrétaire Golay, nous reporte aux derniers temps de son activité – vers 1780 - déjà bien diminuée par les infirmités.

Jeanne Grept, orpheline, fut élevée par le cordonnier Pierre Chanson et sa femme, la Chansonne, établis depuis quelques années Vers-chez-le-Maître. Elle avait à cette époque environ 12 ans. D'un caractère docile et parfaitement dévoué, elle gagna la confiance du vieux fonctionnaire qui la chargeait souvent de missions de confiance qu'elle remplissait toujours avec fidélité.

... Assis près de son poêle en fonte, ses jambes enfouies dans une vieille chancelière, le secrétaire Golay voyait s'achever cette après-midi dans une précoce demi-obscurité.

La neige, qui jusqu'à ce jour avait retardé son arrivée, s'était mise à tomber doucement. La terre, depuis longtemps gelée, la recevait sans aucun déchet et blanchissait rapidement. Cette fois, sans doute, c'était l'hiver.

- Fanchette, dit le recteur à sa femme de charge, vous ferez le Marandon pour cinq heures et vous le tiendrez au chaud jusqu'à l'arrivée de Jeanneton qui, je l'espère, ne tardera pas, car je crains que le vent ne se lève avec le soir et que le temps ne se gâte tout à fait.,

Le Marandon une fois consommé, du café au lait avec du pain et du séré, le bon magistrat reprit sa rêverie. Oui, sans doute, il aurait dû prévoir ce changement. Jeanneton aurait du partir une heure plus tôt et avancer d'autant son retour. Pourtant il n'était pas inquiet. D'autres fois déjà elle avait voyagé de nuit, n'étant pas peureuse du tout.

La nuit tombait tout à fait. Un gémissement traversa la maison. Le vent pleurait à la porte que quelqu'un venait d'ouvrir. C'était un voisin, le vieux Siméon, un habitué de la veillée.

Il entra sans frapper mais avec un bonsoir familial et prit place auprès du feu.

- Nous aurons demain matin un pied de neige, dit-il. Le vent est faible pour le moment, mais il souffle sur le Risoud. C'est l'hiver.

Puis la discussion s'engagea entre les deux vieillards auxquels se joignait parfois la Fanchette. Des phrases souvent répétées, les mêmes sujets, les mêmes inquiétudes revenant sans cesse dans la vie rustique de ces montagnards. Sept heures sonnèrent bientôt à la vieille horloge. Le secrétaire lui jeta un regard inquiet.

- Jeanne a eu sans doute un petit retard, disait Siméon, on ne sait jamais, sur un chemin aussi long...

Jeanne Grept s'étant acquittée ponctuellement de sa commission auprès du notaire du Lieu, prit l'escabeau qu'on lui offrait et attendit patiemment la réponse en regardant tomber la neige qui l'avait rattrapée en cours de route et couvrait tout de son blanc manteau. Mais la petite était rassurée, car elle connaissait la route qui en serait éclairée, même en sous-bois, d'une faible lueur.

Le notaire enfin rentra, lui remettant un petit paquet grisâtre qu'elle serra soigneusement dans son sac de cuir, invention de la Chansonne, bien fermé par

une courroie. Puis, restaurée d'une pleine écuelle de lait avec un bon morceau de pain noir, elle reprit sa route. Celle-ci court d'abord le long du pâturage. La neige qui l'avait peu à peu recouverte sabotait légèrement, ce qui retardait d'autant la marche. Puis après le clédar de Pré Lionnet, elle entra dans le sous-bois où la nuit était déjà noire. Jeannette allait d'un bon pas et pour rendre le temps plus court, elle pensait au lendemain, à la belle fête de Noël. Fête bien modeste, sans doute, sans arbre ni aucun cadeau, mais où les cloches sonneraient pour la naissance du Sauveur, où le chœur de l'Eglise chanterait le beau cantique de Zacharie, le seul, ou à peu près, connu de ce temps-là. Elle n'en savait qu'une partie qu'elle se mit peu à peu à fredonner : Béni soit à jamais le grand Dieu d'Israël... Sa voix s'élevait peu à peu plus claire dans la nuit dominant la chanson des sapins que le vent faisait vibrer par moments.

« La maison de David, ce grand Roi des Hébreux, nous va donner bientôt un sauveur glorieux ». Et pendant que l'enfant poursuit sans défaillance son chant et son chemin, la solitude s'étend plus profonde sur la vaste forêt. Alors d'un de ses plus noirs fourrés, là-bas, au pied du Risoud, quelque chose a surgi : une tête ronde, des oreilles droites, la double scie d'une formidable mâchoire. Puis de fortes épaules garnies d'une sorte de pelisse épaisse et rude : c'est Maître Gris, le loup, seigneur incontesté du pays depuis que Maître Brun, le dernier ours, a succombé de vieillesse dans sa tanne du marais. Le voici hors de son fourré. Il hume l'air d'alentour et aussitôt part en chasse. Ses longues pattes s'impriment dans la neige fraîche que les ongles découpent en éventail, tandis qu'en arrière, l'arpion, signe distinctif de la race, dessine une pointe aiguë.

Vieux rouleur de halliers, il a depuis longtemps éliminé de ces territoires ses congénères moins robustes. C'est donc dans une parfaite tranquillité que, louvoyant de combe en combe, il parvient à la lisière des champs. Mais ici, dans les confins habités par l'homme, sa crainte se réveille toute entière et pendant longtemps, à l'abri des sapins, il flaire et observe les alentours.

Il reconnaît d'abord une odeur de chair morte. Le cadavre d'un veau traîné près d'un étang par les montagnards et que le loup hésite encore à dévorer repris sans cesse par la crainte atavique du poison. Puis, soudain, son oreille se dresse. Très loin, de l'autre côté de la Combe Noire, il a perçu un son qui l'émeut toujours profondément. Il n'en peut douter, c'est la voix d'un être humain, celle d'une femme ou d'un enfant.

Malgré le léger frisson qui l'agite à ce son toujours redouté, il prend sa course à travers les prés, franchit les sagnes et, suivant toujours son instinct, s'approche peu à peu du grand chemin au bord duquel il vient se tapir sans qu'une feuille de buissons ait seulement vibré.

La voix qui s'était tue reprend alors beaucoup plus rapprochée et Jeanne Grept paraît à un détour du chemin : « Ô bienheureux enfant qui sert de Précurseur au Rédempteur du Monde... » La bête se tasse au plus épais du buisson, l'enfant passe devant elle, le visage illuminé d'un rayon de joie et parfaitement inconsciente du danger qu'elle court. Alors le loup se sent secoué

d'un long frisson à l'ouïe de cette voix quasi-divine. Réminiscence vague des temps lointains où les loups eux-mêmes participaient au bonheur universel ? Peut-être. Quoiqu'il en soit la tête dressée vers le ciel, dans une sorte de gémissement, le loup semble reprendre et continuer le chant de la fillette. Celle-ci, effrayée, s'enfuit sur le chemin pendant que la plainte lugubre et sauvage se poursuit dans la nuit.

Il était bien près de 9 heures quand le loquet de fer de la porte du recteur, vibrant une fois de plus, annonça le retour de Jeannette.

Toujours gentille et discrète, elle rendit sa commission puis accepta le modeste souper du vieux magistrat ainsi que ses remerciements. Puis celui-ci, tirant de dessous la table un petit sac :

- Jeannette, dit-il, ceci est ton Noël, un cent ce noix et quelques châtaignes que j'ai gardées à ton intention.

A la vue du sac les yeux de Jeannette s'allumèrent de joie. Un cent de noix pour passer Noël, rêve souvent caressé et pas toujours réalisé par plus d'une famille combière.

Un peu plus tard, chez les Chanson, on en cassait quelques-unes et l'oncle Pierre demandait :

- Alors, Jeannette, ce voyage s'est bien passé ?  
- Tout à fait, disait la fillette. Pourtant, en Combe Noire, il y avait un espèce de fou qui m'a contrefaite quand je chantais.

FAVJ du 24 XII 1936  
David des Ordons

## **HISTOIRES DE LOUPS**

Textes extraits de la brochure : collection « Jadis » no 23, David des Ordons, HISTOIRE DE LOUPS, 1923 à 1930 environ, Editions le Pèlerin 1984.

Nous mettons de côté l'introduction et le texte no 1 qui n'est qu'une reprise du passage de Pierroton consacré aux loups.

## **VA-T-EN PENDANT QUE LE LOUP SOUPE**

Le bétail était souvent en butte aux attaques du loup. Aussi avait-on coutume de dire en ce temps que, pour avoir une vache, il fallait élever deux veaux : le loup et l'Ecouairtse-vé (l'écorche-veau, nom donné par les montagnards au joran) se chargeaient de faire disparaître l'un des deux.

Pour mettre en fuite le loup, les bergers employaient une espèce de crécelle appelée remette, qu'ils agitaient par intervalles et qui produisait un bruit affreux.

Nous nous souvenons d'avoir vu l'un de ces instruments remisé dans un grenier des Piguet-Dessous.



Nos ancêtres croyaient, à propos des loups, les choses les plus étranges. On disait entre autres que lorsque la faim les poussait, ils venaient manger une espèce de terre glaise au bord de la rivière : « E zaou la chance tié medgèvon l'erdzele, san tié s'érei zaou dévoûra ! (j'ai eu la chance qu'ils mangeait l'argile, sans quoi j'aurais été dévoré !) disait le conseiller Jaques-David Piguet, à propos d'une rencontre avec deux de ces animaux.

Dans un compte de commune fourni en 1735 par David Piguet, gouverneur, on voit qu'il fut payé à David fils de Moïse Golay (Moïset) la somme de sept florins six sols pour la paie de trois loups qu'il avait tués.

Pourtant, le plus souvent les méfaits de ces dangereux voisins restaient impunis. On avait si souvent maille à partir avec eux que leur nom revenait à chaque instant dans la conversation de nos ancêtres, et qu'il s'était formé, à leur propos, tout un vocabulaire tombé depuis en désuétude.

- Va-t-en pendant que le loup soupe, disait-on à un enfant qui s'attardait chez des voisins.

On entendait parfois pendant la nuit le loup bailler devant la porte de l'étable. Nos ancêtres prétendaient que l'on comprenait distinctement : Tié lâtson taï ! (qu'ils lâchent tard).

Souvent on entendait dire :

- Nous avons un veau qui a été navré (dévoré) cette nuit.

Ou bien :

- Nos vaches ont été dessodées

Essayons d'évoquer une de ces scènes des temps passés.

... Le soir, après avoir terminé leur rustique travail, les bergers ont donné un dernier coup d'œil au troupeau. Puis ils ont fermé la porte du chalet et se sont couchés pour la nuit.

Avec l'obscurité, une grande paix couvre bientôt la montagne. Les sapins chantent doucement au souffle de la brise. Sous la douce clarté des étoiles, quelques vaches paissent encore. La plupart sont couchés çà et là et, gravement, ruminent.

Soudain une clameur retentit. Un beuglement sinistre qui ne ressemble à aucun autre cri ! C'est une vache qui a éventé le loup et qui jette son cri d'alarme. Aussitôt de tous côtés les vaches accourent en poussant le même beuglement : elles sont dessodées. C'est un concert qui donne le frisson. Elles se réunissent en cercle, les jeunes en arrière, ou collés au flancs de leurs mères qui, têtes basses, les cornes en avant, attendent bravement l'ennemi.

Souvent celui-ci, intimidé par cette mise en scène, se retire prudemment et va chercher ailleurs une meilleure fortune.

Souvent aussi il a réussi de surprendre quelque veau isolé qu'il a saisi entre les jambes de derrière et qu'il se met incontinent à dévorer. On a vu arriver au chalet de ces malheureuses bêtes vidées en partie de leurs entrailles et qui marchaient encore.

Le matin, à l'heure de la traite, le troupeau rentrait l'œil fiévreux, la mamelle tarie. Parfois les plus courageuses montraient leurs cornes souillées de sang auxquelles adhéraient encore des touffes de poil fauve : elles avaient lutté avec le loup !

Le fait se produisit encore en 1871, sur le pâturage dit Chez Henri à la Veuve.

Le loup montrait parfois une audace et une voracité inouïes.

A peu près à la même époque, les bergers de la Thomassette, occupés à traire en pleine après-midi, furent alarmés par des bramements de détresse et mirent en fuite un loup qui avait attaqué un veau à vingt mètres du chalet. Cela n'avait duré que quelques instants et pourtant le pauvre animal était éventré et, disait un témoin, il lui manquait plus de dix livres de chair.

Chaque hameau avait ses traditions, racontant les hauts faits du terrible bandit.

Citons cette anecdote qui se place aux environs de 1740.

C'était le jour de la montée Chez le Grand David. La fête y battait son plein lorsque le berger, un Bourguignon, vint y mettre fin en s'écriant dans son patois :

« Tsantê, vo z'ai bia tsantê,  
Lou leu à tiuai lou botset ! »  
(« Chantez, vous avez beau chantez,  
Le loup a tué le bouc ! »)

Les histoires de gens suivis par des loups abondent. On ne cite cependant pas d'exemple qu'ils aient attaqué des humains.

Cela peut être arrivé dans les premiers temps de la colonisation, alors que ces animaux étaient très nombreux, mais on n'en a pas gardé le souvenir.

Il est cependant certain que si nos ancêtres garnissaient leurs fenêtres avec des barreaux de fer, ce n'était pas à l'intention des seuls malandrins qu'un canon de mousquet mettait souvent en fuite ou qui, s'ils étaient en nombre, d'un coup de bélier dans la porte de l'étable, avaient tôt fait d'en briser les verrous de bois. Ces barreaux les garantissaient surtout des loups qui, chaque hiver, parcouraient la campagne et qui n'auraient pas manqué d'enfoncer ces fenêtres à fleur de sol pour se jeter sur les habitants.

Le danger de ces attaques ayant disparu plus tard, l'habitude de barrer les fenêtres se maintint cependant encore longtemps. Ce fut à la suite de l'incendie du Crêt-Meylan en 1764 que cet usage commença à se perdre, un vieillard étant resté dans les flammes à cause de ces barreaux.

**« LOU TSA A GUILA LOU LAOU »**

(Extrait de : « Notes sur le passé des Piguët-Dessous, de P.-A. Golay, Revue historique vaudoise de 1923, pp. 38 à 40).

Jaques-louis Piguet, qu'on appelait aussi Grand Louis bien qu'il fut moins grand que son père appelé également Grand Louis, naquit en 1788.

Comme son père, il exerça la profession d'horloger.

Ce fut lui qui, en 1815, tua le dernier loup à la Vallée de Joux.

Cet épisode vaut la peine de s'y arrêter un instant.

On était au mois de janvier. Des traces de loup ayant été relevées près du Moulin du Brassus, une battue fut organisée et la troupe des traqueurs réussit à « envintrer » la bête dans le bois de la Croix-du-Vuarne.

Le Grand Louis qui, apparemment, était placé dans un bon endroit, vit venir à lui le fauve qui trottinait allègrement. Il le mit en joue et l'abattit d'un seul coup de fusil.

Il fit, disait-il, le belecule et resta étendu sur la neige.

Le retour au Brassus fut triomphal !

Les jeunes filles, rassemblées, offrirent un vin d'honneur. Un bal fut organisé ainsi qu'une partie officielle au cours de laquelle le grand Louis fut nommé Roi des Loups à l'unanimité.

Il porta ce titre jusqu'à sa mort en 1877.

Pour souligner cet exploit, l'on mit sur son compte ce que Louis Favre raconta plus tard de Jean des Paniers, sur la façon de tuer le loup sans endommager la peau, et le Grand Louis, qui aimait la plaisanterie, s'aida lui-même à accréditer cette légende.

Voici une autre anecdote qu'il aimait à raconter :

Il gardait dans son enfance les chèvres de son père, de son oncle Joseph et de ses cousins chez le conseiller, et les conduisait chaque jour sur la Côte.

L'été s'était passé sans que le loup ne fit aucune apparition. Comme la nuit venait - c'était son dernier jour au pâturage – il rassembla son troupeau qui prit le chemin du retour.

Lui, content de sa campagne, le suivant en chantant au lieu de sonner de sa corne de bouc comme la prudence aurait commandé de le faire.

Tout à coup, comme il arrivait à la lisière du bois au Champ de l'Épine, un loup énorme bondit hors d'un buisson et se jette sur la plus belle chèvre.

Ce fut, comme on pense, un émoi général : chèvres et berger s'enfuirent en direction du hameau où ils arrivèrent dans un état facile à deviner.

Les parents et voisins étant accourus sur les lieux ne retrouvèrent rien : le loup avait emporté la chèvre et il fut impossible de retrouver ses traces.

C'est dans cette circonstance qu'on aurait pu conseiller au futur Grand Louis la recette qu'il se plaisait à nous donner quand nous étions enfants, au cas où nous nous serions trouvés en face d'une de ces bêtes, dont le nom seul faisait notre effroi.

- Il faut, disait-il, lui fourrer ton bras dans la gueule et pousser jusqu'à ce que tu attrapes la queue. Après tu n'auras qu'à tirer... et le loup s'enversera comme un bas de soie.

Une bonne vieille de la combe disait que, dans son enfance, revenant un soir d'hiver des Piguet-Dessus (vers 1820), elle entendait un bruit, qu'elle prenait pour celui que produit la glace du lac, quand, sous l'action du froid plus vif de la nuit, elle se dilate et se fend.

Cependant, aux abords de la Combe, elle vit son père qui venait à sa rencontre et qui lui apprit que ce qu'elle entendait, c'était des hurlements de loups dans la montagne.

Les habitants du paisible hameau, sur le seuil de leurs demeures, écoutaient ce sinistre concert.

Un beau matin même, ses parents constatèrent que deux loups étaient montés sur le toit pendant la nuit (car il y avait beaucoup de neige), et que l'un d'eux s'était dressé contre la cheminée pour regarder à l'intérieur.

Durant ce même hiver, Timothée Chez Moïset avait fait boucherie d'une vache avec son voisin le Grand Louis. L'opération terminée, sa femme, la Catherine, se disposait à regagner son domicile, mais elle rentra brusquement, disant avec effroi qu'il y avait deux loups sur le fumier !

Quand les hommes sortirent, armés d'un fusil, les deux loups regagnaient la Côte, emportant la panse dont ils firent sans doute un plantureux souper.

Une battue que l'on fit au-dessus des Aubert où plusieurs de ces animaux avaient élu domicile ne donna pas de résultat.

L'un d'entre eux passa pourtant à portée d'un citoyen des Piguet-Dessus qui le manqua :

« Lou tsa a guila lou laou » (le chat a manqué le loup) dirent les chasseurs.

Un forestier prétendit quelques jours plus tard avoir vu dans ces parages une bande de sept loups. Cependant ils disparurent peu après sans avoir causé d'autres dommages.

Il en resta le proverbe : « Epouaïré coumai se l'avai vu lé sa laou daou boû dé z'Aubert » (effrayé comme s'il avait vu les sept loups du bois des Aubert ».

## **A propos de loups et d'ours**

(Article de Samuel Aubert paru dans la FAVJ du 28.11.1929)

Dans son intéressante notice sur le Passé des Piguet-Dessous, M. P.A. Golay parle de Jaques-Louis Piguet, dit le Grand Louis, héros d'une battue au loup, en ce sens qu'il tua sur la Croix du Vuarne un loup poursuivi par une nombreuse troupe de traqueurs. Et ce fut, d'après M. P. A. Golay, le dernier loup tué à la vallée de Joux (p. 38).

A ce propos, M. Félix Roux, ancien professeur à Lausanne, actuellement domicilié à Mont-la-Ville, nous signale les faits suivants, extraits des archives de Mont-la-Ville et de La Praz :

1817 prime payée à Félix RoCHAT du Pont pour trois louveteaux ;

1820 prime payée à Félix RoCHAT du Pont pour deux loups ;

- 1831 prime payée à un Rochat de la Vallée pour un loup ;  
**1832** prime payée à Henri Rochat du Pont pour un loup ;  
 1832 prime payée à Félix Rochat du Pont, un loup tué le 6 VII 32,  
 comptes  
 de l'Isle ;  
 1839 prime payée à Enoch Rochat de l'Abbaye pour un loup tué sur les  
 Croisettes :  
 En 1842 des primes sont accordées pour 2 loups tués à Gimel, 1 à Saint-  
 Georges.

● \* \*

Quant aux ours, M. Roux écrit : « Ma mère en avait vu rapporter deux le même jour quand elle était jeune fille et mon père, régent à Mont-la-Ville, fut chargé de demander un subside au Conseil d'Etat à l'occasion du dernier ours tué à La Praz, par Bonnard, dit Sonneur ».

- 1800 grande chasse officielle commandée dans le canton  
 1808 grande traque à l'ours (comptes de La Coudre)  
 1809 prime pour un ours tué près de Mont-la-Ville ;  
 1810 prime pour un ours tué près de Mont-la-Ville ;  
 1823 prime pour un ours tué près de Mont-la-Ville ;  
 1828 prime pour un ours tué rière Mollens ;  
 1832 prime payée à Henri Bélaz pour un ours tué rière Mont-la-Ville ;  
 1837 prime payée à Garretti et Courvoisier pour un ours tué rière Mont-la-Ville.  
 1842 prime payée pour un ours tué à La Praz.

Ces loups, ces ours qui ont vécu chez nous ou dans notre voisinage immédiat, voici un siècle et moins, ne reviendront jamais. Et les touristes qui hantent les montagnes peuvent être tranquilles, hiver comme été. S.A.

### **A propos de loups**

(Article de David des ordons paru dans la FAVJ du 9.1.1930)

On a rappelé dernièrement, ici-même – voir article de Samuel Aubert du 28.11.1829 – l'histoire du loup qui fut tué en 1815 et que, sur la foi de plusieurs témoignages, je tenais pour le dernier qui eût été tué à la Vallée.

Certes, les anciens qui autrefois meublèrent ma mémoire, ne m'avaient pas laissé ignorer que sur l'autre versant du Mont-Tendre on avait tué des ours jusque vers 1850. mais ce qu'ils ne m'avaient pas dit, et que sans doute ils

ignoraient, c'est que, dans le même temps, des loups fussent tombés sous les coups de chasseurs de chez nous, et ma surprise a été grande lorsque, ayant mis la main sur le document ci-après, j'eus la preuve que l'un de ces loups, tout au moins, - soit le no 5 de la liste de Monsieur S. Aubert – fut tué sur le territoire de la vallée.

Voici ce document, propriété de Monsieur Auguste Cart à l'Abbaye et aimablement communiqué par les soins de M. Luc Rochat au dit lieu :

« J'ai reçu du boursier François Henry de l'Isle la somme de deux francs deux batz trois rapes pour un loup tué à la Tornaz rière le Pont, territoire de dite Abbaye le 6me juillet 1832.

A l'Isle, le 25 février 1833 ».

Signé Félix Rochat du Pont.

L'on doit observer ici que la somme indiquée ne représente qu'une partie de la prime dont le complément doit être cherché, pour moitié, dans les comptes de l'Abbaye et pour le reste dans ceux des communes voisines.

Comment se fait-il que des gens nés en 1813 ou 14, et même le Grand Louis en personne, aient ignoré Félix Rochat, louvetier émérite, dont la réputation devait s'étendre bien au-delà des limites de sa commune ?

Peu-être que le Grand Louis, jaloux de son titre de Roi des Loups, passait-il sous silence les prouesses des chasseurs du Pont ? Peut-être aussi Félix Rochat était-il, comme beaucoup de chasseurs, un homme de peu de bruit, un coureur des bois peu communicatif et que ses hauts faits se passaient principalement entre lui, le loup et les magistrats chargés de lui payer sa prime.

Quant au théâtre même de ses exploits, les quelques recherches faites jusqu'ici dans la Commune de l'Abbaye ne nous ont rien appris quant à une tradition y relative et nous sommes ici en présence d'un des nombreux exemples de la rapidité avec laquelle se perd le souvenir des faits marquants de notre histoire locale. Un loup a été tué à la Tornaz en 1832 par un chasseur réputé ; un habitant du Pont, né en 1815, ne peut l'avoir ignoré, étant alors âgé de 17 ans. Mais son fils, âgé aujourd'hui de 75 ans, n'a aucune connaissance de ce fait. Il n'a jamais entendu parler de Félix Rochat et ignore tout de lui !

N'est-ce pas quand même un peu décourageant ? Il nous reste cependant l'espoir que des notes familiales ou l'étude des papiers administratifs viennent un jour jeter quelques lueurs dans cette obscurité.

Ceci, en tout cas, explique dans une certaine mesure que, pour ce qui concerne la région du Chenit, de tels faits fussent bientôt oubliés, surtout si certains personnages y avaient intérêt pour masquer leur propre incapacité, comme nous pourrions le voir, si vous me permettez de prendre ici le sujet d'une petite causerie de fin d'année.

- Allons ! me direz-vous, toujours des vieilleries !

- Hélas ! vous répondrais-je, si je ne sais que cela ?

Oui, certains ne m'ont pas caché que ce qui se passait il y a cent ans ne leur inspirait aucune espèce d'intérêt. Certes, je les comprends, s'ils ont assez d'autres choses pour occuper leur esprit.

Mais il y a l'autre catégorie, moins nombreuse sans doute, mais néanmoins estimable, et qui aime que de temps en temps on la repose de la farce du désarmement ou de la sempiternelle chronique des écrasés.

Je fais donc comme si j'avais votre autorisation, chers lecteurs de la Feuille d'Avis et tout d'abord je poserai en principe que, moins fortunés que nos voisins de l'Abbaye et du Pont, nous ne possédions plus, en ces temps déjà reculés, de véritables chasseurs de loups, ni même des hommes assez instruits de leurs mœurs et habitudes pour pouvoir diriger avec fruit une battue, surtout quand celle-ci avait lieu à terrain.

Toutefois, d'après ce que l'on sait de la battue de 1815, tout s'y passa sans aucun accroc et l'on serait porté à croire qu'elle fut favorisée par la chance, ou dirigée, sinon par Félix Rochat lui-même, du moins par quelqu'un s'inspirant de ses procédés.

Car le Grand Louis qui en fut le héros, n'était pas lui-même un chasseur, et s'il fut de leur côté plutôt que de celui des traqueurs, c'est qu'il était l'un des meilleurs tireurs de son temps.

D'après Georges Golay dit Georges chez Moïset, né en 1814, il y eut plusieurs battues entre 1815 et 1830. J'ai fait mention ailleurs de celle du bois des Aubert.

Une autre, qui se fit au Pré-Derrière, se termina par la capture d'un rat de bois qui s'était endormi sur une des poutres du chalet.

A cette époque, les parents de G. Golay possédaient encore le pâturage du Chalet Capt situé en plein Risoud. Les murs de clôture étant absents, ou en fort mauvais état, il devait y garder le bétail et, s'il ne vit jamais le loup, il le sentit plus d'une fois rôder autour du troupeau dont il voyait l'inquiétude.

Un soir, un courant d'air leur apporta un tel revolin que le troupeau et le berger regagnèrent le chalet à toute vitesse. A la suite de cela, le jeune berger manifesta quelque répugnance à reprendre ses fonctions et c'est alors qu'il s'en vint faire part de ses peines au Grand Louis. Celui-ci lui fabriqua une corne dans laquelle il souffla dès lors avec conviction.

Il acquit dans ce jeu une maîtrise qui dut porter l'effroi chez ses ennemis et fit renaître dans son cœur l'assurance qui s'en était enfuie. Pourtant, même en sa vieillesse, il gardait une rancune à « cliié z'eintoûtse dé tsachaô, avouê laou batiet que bédâvon adé ».

Le fait est que, dans le même temps, il s'en fit une fans le Risoud où l'on avait découvert le repaire ou liteau d'un loup. Mais celui-ci, qui probablement en avait vu d'autres, flaira de quel côté était le danger. Il refusa d'entrer dans la voie et vint se promener devant la ligne des traqueurs qui redoublèrent de vacarme sans réussir à l'émouvoir beaucoup. Il arriva bientôt dans un endroit où

cette ligne se rompait, les uns disaient par le fait d'un accident du terrain, à cause, affirmaient les autres, de la peur de plusieurs citoyens chez l'un desquels, dit la chronique, elle déploya ses effets les plus ultimes et les plus désastreux.

Quoiqu'il en soit, le loup profita de la circonstance. En quelques sauts il franchit l'espace resté libre et regagna la France d'où il était venu. Et c'était sans doute une des causes des insuccès de nos chasseurs que la proximité du versant français où se réfugiait le loup quand il était inquiet de ce côté-ci.

Ainsi contait Georges chez Moïset, dans son langage d'autrefois, où intervenaient des sobriquets et des vocables qu'on ne peut reproduire et qui, je vous l'assure, ne manquaient pas de saveur.

\* \* \*

### **A propos de loups (suite et fin)**

(Article de David des Ordons paru dans la FAVJ du 16.1.1930)

Nous qui regardons ces faits à travers plus d'un siècle, nous n'admettrions pas que, dans un article de ce genre, on en oubliât le côté comique. Pourtant ce côté-là n'y paraissait pas toujours. Loin de là ! Les trois-quarts du temps le passage du loup n'était marqué que par les débris d'un veau ou même d'une vache, et l'on se représente ce que signifiait cela pour une pauvre famille.

Plus rarement des déprédations moins graves permettaient d'apprécier le côté gai de l'accident. Ce fut le cas dans l'aventure qui survint à mon quadrisaïeul, le tambour Abrsam-Isaac Capt.

Il descendait un soir avec une charge de bois le chemin des Aubert - qu'on appelait dans ce temps-là le chemin du Petit-Joseph - lorsqu'il vit passer près de lui un animal informe dont il ne put déterminer la nature. Il lui sembla presque que c'était un sanglier, mais, au dernier moment, il avait cru distinguer des cornes !

A cette pensée horrible, Abram-Isaac lâcha sa charge au milieu du chemin et s'enfuit.

Le lendemain matin, quand il s'en fut traire au Chalotet, il constata l'absence d'une vieille chèvre. Ce qu'il avait rencontré la veille, c'était le loup qui l'emportait.

Une grand-mère des Mollards du Brassus montra en telle circonstance plus de courage.

Elle était montée sur le pâturage avec son pot de fer pour traire sa chèvre. Elle la trouva aux prises avec un loup qui l'avait saisie par la mamelle et qui l'entraînait dans le bois. Elle saisit aussitôt la chèvre par les cornes et la tira en sens inverse, mais en vain. Le loup était le plus fort et il entraît déjà sous le couvert de la forêt. Elle criait bien fort : « Le loup », mais les hommes étaient trop loin, en train de ramasser. Ils ne l'entendaient pas.



Alors elle essaya de le frapper sur la tête avec son pot de fer, mais le loup poussa un tel grognement qu'elle en eut un frisson qui lui ôta toute sa force. Elle lâcha son pot et courut tout d'une haleine jusqu'à la maison où elle ne pouvait que répéter : « La chèvre !... le loup !... » jusqu'au moment où elle put pleurer son saoul.

On alla ramasser le pot de fer. Quant à la chèvre, on ne sut jamais dans quel repaire le loup l'avait dévorée.

Au risque d'abuser de mes historiettes, je demande la permission de conter encore celle-ci :

Un Aubert de Derrière-la-Côte était fiancé à une jeune fille qui demeurait au Moulin du Brassus. Il s'en revenait de faire sa cour. C'était l'hiver, le froid était extrême. Il était tard, aucune lumière ne brillait plus.

Quand il eut dépassé la Combe, il s'aperçut qu'il était suivi par un loup. La bête s'approchait insensiblement, elle paraissait énorme et durant tout le temps que l'homme mit à gravir la Roche, elle se tenait à dix pas derrière lui et son odeur le prenait à la gorge.

Quand il s'arrêtait, elle s'arrêtait aussi. S'il reprenait la marche, elle en faisait autant, maintenant toujours entr'eux la même distance.

Lorsqu'ils arrivèrent aux Piguet-Dessus, le loup fit un saut de côté et disparut dans la nuit. L'homme soupira, se croyant délivré et traversa d'un pas plus allègre le hameau endormi. Ayant dépassé la dernière maison, il attaqua la pente du Crêt-Chez-le-Juge, quand soudain, il s'arrêta. Devant lui, à quelques toises à peine, le loup, assis sur le chemin, l'attendait, fixant sur lui ses yeux de phosphore.

On sait que la voix de l'homme effraie parfois ces animaux. Notre homme, qui ne manquait pas de courage, essaya de s'avancer en poussant des cris et en agitant les bras. Le loup se coucha sur ses pattes, sa tête à fleur la neige et formant avec son corps et sa queue une ligne parfaitement droite. Alors, devant cette attitude qu'il connaissait bien, l'homme eut peur. Il recula et s'en vint frapper aux fenêtres de la maison la plus proche. Elle était habitée par une vieille fille un peu drôle que la jeunesse se plaisait parfois à chicaner. Elle ouvrit son guichet, mais pour l'invectiver :

- Vous êtes encore un de ces crapauds qui viennent me crier des surnoms !
- Mais ne voyez-vous pas ce loup sur le chemin ?

Alors elle revint à de meilleurs sentiments. Ses yeux, s'habituant à l'obscurité, distinguèrent quelque chose. Mais, saisie de peur, elle n'osait pas !

- Si je vais ouvrir, c'est moi qu'il mangera !
- Vous ne ferez que tirer le verrou et vous vous sauverez.

C'est ainsi que Aubert put se réfugier dans la maison dont il ne ressortit qu'à l'aube.

Pendant toute cette épreuve qui lui avait paru bien longue, il n'avait cessé de voir son bon fusil pendu chez lui, Oprès de son établi d'horloger.

- Ah ! si je l'avais eu, disait-il, je lui aurais fait voir qui était le maître.

Une petite mention encore pour cet homme du Campe qui pratiquait le métier de boucher à domicile et qui portait un morceau de viande dans sa hotte. Le loup le suivait pas à pas, flairant un régal, et l'homme lui parlait, autant pour se donner du courage que pour amuser la bête affamée :

- Na que ne la té vu pas baillé, po soe que te mé medzère aprê.

Il traversa ainsi la sagne du Campe et finit par atteindre sa maison.

- Nè pas z'aou pouaître, disait-il à sa femme, mais fazaï rudou tsaud !

Mais ne nous attardons plus en des histoires tragiques. Pour terminer, c'est notre bon vieux Bas-du-Chenit qui nous racontera la sienne.

On dansait, un soir d'hiver, chez le Lily. L'accordéon ronflait, la gaîté régnait, quand une femme du voisinage vint annoncer qu'il y avait un loup assis au bord du chemin.

Aussitôt, grand émoi ! Les garçons s'armèrent, qui d'un trident, qui d'un choton, tandis que le père Lily cherchait en vain une vieille baïonnette.

L'on s'avança bientôt en nombre vers l'endroit désigné pendant que les filles, tremblantes mais curieuses, suivaient à quelques pas et que l'oncle Orage, plus sceptique, leur criait :

- N'oubliez pas une pincée de sel !

Cependant, au bord du chemin, on distinguait en effet la forme d'un animal qui les regardait venir, immobile. Le Blanc, qui n'avait peur de rien, s'avançait le premier avec sa bonne hache dont il s'apprêtait à lui fendre la tête. Mais la bête ne bougeait pas plus qu'une souche ! Car c'était une souche, en effet, qu'un bûcheron avait déposée là, pendant qu'il allait se désaltérer chez Berger. Il y eut une rumeur confuse et bientôt les rires fusèrent. Seul le Blanc la trouvait mauvaise et traitait la femme de vieille bedoûme.

On rebroussa chemin et bientôt on rencontra le Lily qui, ayant renoncé à trouver sa baïonnette, avait allumé un grand cigare et s'avançait les mains dans les poches, quelque peu gringe d'avoir paru moins avisé que l'Orage dont il craignait les quolibets.

- Comment ? disait-il à la pauvre femme, tu n'es pas capable de déconnaître un loup d'avec un tronc ? Il t'a été peu donné !

Puis il fit demi-tour et, le froid de cette nuit d'hiver décuplant la fumée qu'il tirait de son cigare, on ne vit plus qu'une nuée qui se mouvait. Il en sortait deux longues jambes et quelques bribes d'un monologue :

- Vouedêze !... Voinice !... pas plus d'âme qu'une vieille brouette !

Et les filles et garçons suivirent la nuée, jusqu'au moment où elle disparut sous les portiques chez Berger.

Décembre 1929

David des Ordons

\* \* \*

## COMPLEMENTS

### **Déclaration pour des petits loups**

(Tiré de la Revue historique vaudoise de 1914)

Nous soussignés, Philippe Lugrin et Louis Timothée Capt, forêtiars, et David Joseph LeCoultré Régent, nous nous sommes transportés au Soliat, dans la maison du Citoyen Philippe Aubert, municipal, accompagnés du Citoyen Charles Abel Piguët, aussi municipal et d'après sa nomination ci-dessus, là où les requérans nous ont fait voir quatre petits loups, que nous avons parfaitement reconnus être tels, singulièrement par la confrontation que nous avons fait de leur mâchoire supérieure avec celle d'un vieux Loup que nous avons en mains, ayant à tous égards la même ressemblance, le même nombre de dents et la même forme et arrangement ; outre cela nous avons aussi reconnu que leurs Pattes et Griffes sont parfaitement de Loups que nous connoissons, sans pouvoir nous y méprendre. En foi de quoi nous avons expédié au requérans la présente déclaration, faite de bonne foi et selon notre connoissance.

Au Chenit le 26<sup>e</sup> juin 1805.

### **Le loup dans le Jura**

(Article de M. Samuel Aubert paru dans la FAVJ du 22.1.1958).

Jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, le loup vivait à la Vallée et attaquait le bétail au pâturage. Avant la construction du premier temple du sentier, en 1612, les gens du Chenit allaient au sermon au Lieu armés du mousquet. Au-dessus du hameau de Combe-noire, on peut encore voir les ruines d'un « chalotet » où un loup pénétra et égorga les chèvres qui y étaient enfermées.

Sur les loups on raconte bien des histoires qui doivent être authentiques. Par une nuit noire, un homme rentra du Lieu chez lui au Sentier en suivant la route, accompagné de son petit chien. A un moment donné, il entendit une « ronée », puis plus rien. Le chien ne reparut pas, évidemment victime d'un loup.

Tard dans la nuit, un citoyen regagnait son domicile, une maison foraine, Arrivé à la porte, il entendit du bruit à quelques pas et aperçut trois loups. Bien entendu il s'empressa d'entrer et de « coter » la porte.

A la Vallée de Joux, c'est en 1815 que fut tué le dernier loup. Mais dans le cours du XIXe siècle, des loups furent vus et poursuivis à diverses reprises, sans succès. En 1869, un garde-forestier aperçut un loup en train de dévorer un génisson sur un pâturage de la région des Grandes-Roches, rière le Brassus. A la vue de l'homme, l'animal abandonna sa proie et disparut en quelques bonds. L'homme aussi s'enfuit à grande vitesse jusqu'à la pinte des Grandes-Roches où il ne put narrer l'aventure qu'après s'être ingurgité un ou deux petits verres, tant la frayeur éprouvée l'avait anéanti.

En 1894, des moutons à demi-dévorés furent trouvés dans les parages du Mont-de-Bière. Le méfait fut mis sur le compte de loups ou de fauves échappés d'une ménagerie. L'on organisa une battue monstre à laquelle furent conviés les chasseurs de la Vallée et du Pied du Jura. De carnassiers, de mangeurs de moutons, nulle trace, mais dans leur ardeur vengeresse, nombre de chasseurs improvisés tirèrent au petit bonheur contre des arbres, des rochers, etc. : il y en eut même quelques-uns, en dignes émules de Tartarin de Tarascon, qui prenaient pour cibles leurs chapeaux lancés en l'air. De tous les côtés la fusillade crépitait et ce fut un miracle que personne ne fût atteint. Le plan de la battue, savamment combiné, ramenait tout le monde au Marchairuz où il se fit une ample consommation de « clair » pour le plus grand profit du tenancier.

Quand j'étais enfant – il y a déjà longtemps – je me souviens d'avoir vu passer un individu conduisant une louve muselée et ses petits, capturés, disait-il, dans le bois de Mouthe. Il s'agissait probablement d'un chien-loup, car je vous le demande, une louve qui a des petits, se laisse-t-elle capturer ?

En janvier 1914, le professeur Galli-Valerio, de l'Université de Lausanne, reconnut sur les pentes du Suchet les traces d'un loup, qui diffèrent de celles d'un gros chien. D'après la description qu'il en donnait, je crois avoir moi-même, pendant l'hiver 1924-1925, reconnu les pas tout frais d'un loup sur un pâturage français.

Samuel Aubert

Les trois textes ci-dessous sont extraits de la brochure : ANECDOTES DE L'ANCIEN TEMPS, Le Pèlerin, 1985.

### **Contrebande et vols de bois, 1805, 1806 et 1807**

C'était l'époque de la guerre d'Autriche. Notre malheureux pays, ruiné par les désastres de la période helvétique, se débattait en vain sous le joug de Napoléon qui, après avoir doublé en 1805 les droits d'entrée en France, interdit en 1806 l'importation des cotonnades suisses. Ces mesures aggravèrent la crise dont souffraient nos industries et ouvrit naturellement une ère de contrebande intense. On payait jusqu'à 15 francs suisses pour passer une charge dans le Val de Miège. C'était une aubaine pour les paysans et les artisans de la Vallée dont les gains étaient infimes et qui ne résistaient pas à la perspective de gagner souvent en une seule nuit une somme qui leur paraissait énorme. En outre les guerres continuelles avaient abaissé la moralité publique. Les habitudes de violence contractées dans les camps déteignaient, et cette influence se faisait surtout sentir dans les régions frontalières où la surveillance s'exerçait difficilement. Les carnets des forestiers de cette époque sont remplis de rapports sur des vols de bois commis par nos voisins de France. La partie du Risoud que nous nommons la dixième série, était mise en coupe réglée par des gens du Bois d'Amont qui y venaient avec leurs chevaux. Un forestier du Bas-du-Chenit fut estropié d'un

coup de hache par un Français de ce village qui fut appréhendé quelque temps après avec deux de ses acolytes par deux autres forestiers qui les conduisirent au Sentier. Mais au bout de peu de jours les délinquants réussirent à s'enfuir de la prison, et quelques mois plus tard le garde-chef Abram Elisée Golay constatait un vol de 11 plantes qu'il attribuait aux mêmes individus et contre lesquels les autorités françaises ne prenaient aucune mesure.

Ceux de Chapelle des Bois venaient jusqu'au cœur du Risoud couper des plantes de choix pour leur boissellerie. Arrivés sur la Roche Champion, ils les lançaient en bas les rochers du haut desquels les forestiers impuissants purent les voir maintes fois occupés avec leurs chevaux à les descendre dans la vallée.

La contrebande était surtout exercée par des Français de la frontière qui soudoyaient parfois les brigadiers de la douane. On appelait cela acheter un passage. Moyennant une certaine somme, le brigadier s'engageait à laisser sans surveillance un chemin désigné, par lequel passaient les contrebandiers. Mais il était convenu qu'au bout de quelque temps, ceux-ci procureraient à la douane une prise. A cet effet on engageait dans nos hameaux un certain nombre de Suisses qu'on alléçait par la promesse d'un bon paiement. On faisait avec eux deux ou trois voyages qui réussissaient parfaitement ; puis, un beau soir, on tombait dans une embuscade. Les Français disparaissaient dans nuit comme renards dans un trou, et les Suisses, appréhendés et roués de coups, allaient dans les prisons de st Claude ou de Pontarlier méditer sur les vicissitudes du métier. Mais de ce temps-là la naïveté de nos Combiens était si grande que la plupart du temps on n'arrivait pas à leur faire admettre qu'on leur avait joué un tour. Cela se passait ainsi de ce en ce temps-là. Depuis, je ne conteste pas qu'on ait vu des bandes composées de Français et de Suisses qui s'entendaient parfaitement.

L'époque dont je viens de parler était celle où disparut Louis Meylan de Vers chez Besançon qui, réveillé la nuit par deux Français, s'engagea avec eux par le chemin du Golet et ne revient jamais. Les chercheurs qui ont essayé de faire quelque lumière sur cette ténébreuse affaire ont été frappé du peu de recherches qui furent faites, tant du côté français que du côté suisse. Pour ce qui nous concerne, il faut attribuer ce défaut au désarroi qui suivit le changement de régime et au peu de capacité de nos magistrats. Du côté français, nos relations étaient passablement tendues. Car l'acte de Médiation avait fait de la Suisse une vassale de Napoléon. Celui-ci commandait en maître. Le refus du gouvernement fédéral de se soumettre au blocus continental l'avait profondément mécontenté. Il menaçait d'annexer purement la Suisse si le recrutement de notre corps auxiliaire de 16000 hommes ne se faisait pas au complet. Aussi ne faisait-il pas bon adresser des réclamations aux autorités d'Outre-Risoud qui le prenaient de haut avec nous en nous considérant comme de simples sujets de la France.

## **Personnages de la Combe**

C'est aussi La Combe (du Moussillon) qui accueillit Samuel Delacrétaz, l'ancien fermier de la Thomassetaz, alors qu'après avoir possédé un fort troupeau de vaches, il se mit dans la pauvreté.

Dans ses moments de souffrance, il faisait chercher l'Aigle pour lui remonter le moral.

Un jour que l'Aigle était en train de débiter une belle grande pièce, Samuel se mit à pousser des cris de douleur. Ça ne fit pas le compte de l'Aigle qui se mit à l'invectiver.

- Vous pourriez bien vous passer de m'interrompre quand j'invoque l'Eternel exprès pour vous, lui dit-il en le fixant par dessus ses lunettes. Si le bon Dieu vous éprouve, c'est qu'il sait que vous avez fait une masse de gueuseries en votre vie et c'est sa punition.

Samuel mourrait peu de temps après. « L'é mouaî, lé bin », prononça son fils Taquenet. Et ce fut son oraison funèbre.

Son voisin, Henri Chez Connu, était un brave homme qu'on voyait chaque jour se promener en faisant les 10 heures ou en fumant son brûlot. Quoiqu'il détestât cordialement David Meylan, il réglait pourtant sur celui-ci la plupart de ses mouvements.

- David Meylan a-t-il épanché ?... As-tu vu si David Meylan a déjà lâché ?, etc... Il n'y avait que pour sa palissade qu'il ne copiait pas David Meylan. Il la faisait à deux étages, le 30 septembre de chaque année, et c'était un chef-d'oeuvre d'architecture.

Après la mort de Charles Nicole, David Meylan racheta son domaine et sa maison et y passa la plus grande partie de son existence. Il avait appris les remontoirs et plus tard les cadratures ; mais son métier, qu'il professait comme un sacerdoce, c'était l'élevage du bétail. Faire d'un veau quelconque une belle génisse, voilà à quoi il vouait sous ses soins. C'est pourquoi on l'appelait David des Modzes.

Un dimanche qu'il était chez son beau-père aux Grandes Roches, c'était en 1869, le grand Alexandre arriva tremblant de peur et leur dit qu'il avait vu sur l'Ecorce un loup qui mangeait une bête. David Meylan, qui tenait à ce moment-là le Pré Derrière, se rendit sur les lieux avec ses beaux-frères et il reconnut en effet un de ses génissons mort et à moitié dévoré.

Entr'autre femme de marque, la Combe a possédé la Trutsette, la femme de Louis chez Jean Reymond. C'est elle qui s'insultait journallement avec ses beaux-frères du Bas-de-la-Combe, et à défaut se rabattait sur son mari qui était un homme pacifique. Un jour qu'elle n'avait pas réussi à le mettre en colère, elle alla devant sa fenêtre d'horloger qu'elle écrasa complètement avec son sabot. Le pauvre Louis, sur qui tombaient les briques, dut prendre la fuite, ce qui fit tomber du coup la colère de sa femme qui sé'cria :

- Ah ! Ah ! ci coup ! l'avé bin de que voullià praou té féré reidjé !

Un jour que les gens de la Combe s'étaient ameutés après elle, Louis leur disait :

- Ne faut toparin pas la tiouà ! Porrai vo z'en gravà !
- On ne veû pas la tiouâ, on veû pière la fotre à l'audzeu !
- Ah ! bin, dait cé cas, pacheince ! dit Louis. Et il rentra chez lui.

Il y aurait encore un tas d'histoires à raconter sur la Combe, sur chez Cantique, sur Bricôle, sur la Beguette, exilé maintenant sur les confins de l'Orient, et même, n'est-ce pas, sur ses habitants actuels dont les bons mots ne manquent pas. Espérons que plus tard un autre historien saura les sauver de l'oubli.

### **Souvenirs de la Guerre d'Espagne (1808-1809)**

Personne à la Vallée n'ignore que de nombreux Combiens s'engagèrent autrefois dans les régiments suisses au service des pays étrangers. Mais que savons-nous de ces soldats qui versèrent leur sang et semèrent leurs os sur toutes les routes de l'Europe ? A peu près rien, et il serait grand temps, selon nous, de sauver de l'oubli quelques bribes de leur histoire.

Il doit certainement exister encore dans les archives des familles ou des communes, des relations, des lettres, qui permettraient de la reconstituer, du moins en partie, et nous souhaitons sincèrement qu'une personne qualifiée entreprenne ce travail avant qu'il ne soit trop tard.

Durant la période de 1804 à 1815, soit de la formation des régiments suisses au service de l'Empereur Napoléon, nous ne voyons figurer que 3 officiers de la Vallée qui sont :

Le lieutenant Jean Rochat

Le lieutenant Louis Rochat-Goût

Le sous-lieutenant Bénédict Lecoultre.

Un frère ou neveu du sous-lieutenant Bénédict Lecoultre servit aussi à l'étranger. Ayant fait partie d'une expédition contre les pirates, ceux-ci, voyant leur repaire forcé, disparurent subitement. Ce fut notre Combiens qui découvrit leur cachette et s'écria en son patois :

- Lé vouaîtique lé Pirâ ! tui, tui ! (les voici les pirates, tous, tous !)

Il en conserva le surnom de Pirâ. Cette famille est éteinte maintenant, et qui habitait sauf erreur le Crêt des Lecoultre.

Dans la première division du corps de Dupont qui reçut l'ordre de marcher sur Cadix le 24 mai 1808, se trouvait le 3ème bataillon du 4ème régiment suisse.

Cette division, forte de 12 à 13 000 hommes, prit d'assaut la ville de Cordoue et les historiens nous disent que le combat dégénéra bientôt en brigandage. Les soldats se livrèrent pendant deux jours au pillage de la ville et à l'orgie.

Le récit de cette guerre inique est encore attristé pour nous par les rencontres continuelles de régiments suisses français et suisses espagnols qui étaient obligés de se battre entre compatriotes.

Le sous-lieutenant Lecoultre tomba malade devant Cordoue et ne put pas par conséquent avoir pris part au sac de cette ville. Il mourut de la fièvre à Andujar le 10 août suivant.

L'armée de Dupont ayant du capituler à Baylen, la plupart des Suisses furent emmenés à Cadix et relégués sur les pontons des Anglais. Au nombre des prisonniers, soigné à l'hôpital de Cadix, figure le lieutenant Rochat. Mais nous ne savons pas s'il s'agit de celui du 2<sup>ème</sup> régiment ou de celui du 3<sup>ème</sup> nommé plus haut.

Ces deux Rochat étaient probablement originaires du Pont ou des Charbonnières. En reste-t-il un souvenir dans ces localités ?